

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE

UNE TRANSIDENTITAIRE
SOUS LA III^e RÉPUBLIQUE

VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE

Anonyme
Avant-propos
d'Émile Zola et
de Georges Saint-Paul
suivi du
"Questionnaire sur
l'inversion sexuelle"
de 1894

"Steampunk character"
Evan Butterfield (2 août 2014) Licence précisée au dos du livre.



ÊTRE OU NE PAS ÊTRE
une transidentitaire
sous la III^e république

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE
un transidentitaire
sous la III^e république

Avertissement sincère

L'auteur, Georges Saint-Paul, l'écrit lui-même dans l'édition de 1910 de son "Perversion et perversité sexuelles" dont est extrait ce témoignage : "Les lecteurs comprendront aisément les raisons qui m'ont obligé à mettre en latin certains passages écrits, en français dans le document." Pruderie d'époque, évidemment, seulement voilà... et c'est par pure sincérité pour le lecteur ; je ne suis pas versé dans la langue de Sénèque. Je me suis donc servi des outils à ma disposition pour transcrire au mieux le sens des extraits en latin. Le lecteur latiniste pourra tout de même se divertir en pouvant lui-même "déguster" le texte original en note de lecture... en bas de page idoine.

—L'ÉDITRICE—

AVANT PROPOS
ÉMILE ZOLA

À Monsieur le docteur
Georges Saint-Paul.

Mon cher docteur,
Je ne trouve aucun mal, au contraire, à ce que vous publiiez « le Roman d'un inverti », et je suis très heureux que vous puissiez faire, à titre de savant, ce qu'un simple écrivain comme moi n'a point osé.

Lorsque j'ai reçu, il y a des années déjà, ce document si curieux, j'ai été frappé du grand intérêt physiologique et social qu'il offrait. Il me toucha par sa sincérité absolue, car on y sent la flamme, je dirai presque l'éloquence de la vérité. Songez que le jeune homme qui se confesse, écrit ici une langue qui n'est pas la sienne ; et dites-moi s'il n'arrive point, en certains passages, au style ému des sentiments réellement éprouvés et traduits ? C'est là une confession totale, naïve, spontanée, que bien peu d'hommes ont osé faire, qualités qui la rendent fort précieuse à plusieurs points de vue. Aussi était-ce dans la pensée que la publication pouvait en être utile, que j'avais eu d'abord le désir d'utiliser le manuscrit, de le donner au public sous une forme que j'ai cherché en vain, ce qui, finalement, m'en a fait abandonner projet.

J'étais alors aux heures les plus rudes de ma bataille littéraire, la critique me traitait journellement en criminel, capable de tous les vices et de toutes les débauches ; et me voyez-vous

me faire, à cette époque, l'éditeur responsable de ce « Roman d'un inverti » ? D'abord, on m'aurait accusé d'avoir inventé l'histoire de toutes pièces, par corruption personnelle. Ensuite, j'aurais été dûment condamné pour n'avoir vu, dans l'affaire, qu'une spéculation basse sur les plus répugnants instincts. Et quelle clameur, si je m'étais permis de dire qu'aucun sujet n'est plus sérieux ni plus triste, qu'il y a là une plaie beaucoup fréquente et profonde qu'on n'affecte de le croire, et que le mieux, pour guérir les plaies, est encore de les étudier, de les montrer et de les soigner !

Mais le hasard a voulu, mon cher docteur, que, causant un soir ensemble, nous en vînmes à parler de ce mal humain et social des perversions sexuelles. Et je vous confiai le document qui dormait dans un de mes tiroirs, et voilà comme quoi il put enfin voir le jour, aux mains d'un médecin, d'un savant, qu'on n'accusera pas de chercher le scandale. J'espère bien que vous allez apporter ainsi une contribution décisive à la question des invertis-nés, mal connue et particulièrement grave.

Dans une autre lettre confidentielle, reçue vers le même temps, et que je n'ai malheureusement pas retrouvée, un malheureux m'avait envoyé le cri le plus poignant de douleur humaine que j'aie jamais entendu. Il se défendait de céder à des amours abominables, et il demandait pourquoi le mépris de tous,

pourquoi les tribunaux, prêts à le frapper, s'il avait apporté dans sa chair le dégoût de la femme, la passion de l'homme. Jamais possédé du démon, jamais pauvre corps humain livré aux fatalités ignorées du désir, n'a hurlé si affreusement sa misère. Cette lettre, je m'en souviens, m'avait infiniment troublé, et, dans le « Roman d'un inverti » le cas n'est-il pas le même, avec une inconscience plus heureuse ? N'assiste-t-on pas à un véritable cas physiologique, à une hésitation, à une demi-erreur de la nature ? Rien n'est plus tragique, selon moi, et rien ne réclame davantage l'enquête et le remède, s'il en est un.

Dans le mystère de la conception, si obscur, pense-t-on à cela ? Un enfant naît : pourquoi un garçon, pourquoi une fille ? On l'ignore. Mais quelle complication d'obscurité et de misère, si la nature a un moment d'incertitude, si le garçon naît à moitié fille, si la fille naît à moitié garçon ! Les faits sont là, quotidiens. L'incertitude peut commencer au simple aspect physique, aux grandes lignes du caractère : l'homme efféminé, délicat, lâche ; la femme masculine, violente, sans tendresse. Et elle va jusqu'à la monstruosité constatée, l'hermaphrodisme des organes, les sentiments et les passions contre nature. Certes, la morale et la justice ont raison d'intervenir, puisqu'elles ont la garde de la paix publique. Mais de quel droit pourtant, si la volonté en est en partie abo-

lie ? On ne condamne pas un bossu de naissance, parce qu'il est bossu. Pourquoi mépriser un homme d'agir en femme s'il est né femme à demi ?

Certes, mon cher docteur, je n'entends pas même poser le problème. J'indique seulement les raisons qui m'ont fait souhaiter la publication du « Roman d'un inverti ». Peut-être cela inspirera-t-il un peu de pitié et un peu d'équité pour certains misérables. Et puis, tout ce qui touche au sexe touche à la vie sociale elle-même. Un inverti est un désorganisateur de la famille, de la nation, de l'humanité. L'homme et la femme ne sont certainement ici-bas que pour faire des enfants, et ils tuent la vie le jour où ils ne font plus ce qu'il faut pour en faire.

Cordialement à vous,

Émile Zola

Médan, 25 juin 1895.

AVANT PROPOS
GEORGES SAINT-PAUL

Un des avantages d'une enquête psychologique, c'est de mettre en lumière certains documents enfouis dans l'obscurité. Ce n'était point, il est vrai, tout à fait le cas du *Roman d'un inverti-né*. Dès longtemps Emile Zola en avait reconnu toute la valeur. Aussitôt qu'il sut mes recherches, il m'offrit de me le communiquer. J'acceptai de grand cœur et le publiai dans les *Archives d'Anthropologie criminelle et de psychologie normale et pathologique*.

Cette confession est sincère ; elle est vraie d'une vérité que l'on sent à l'émotion, à ces tristesses qui, parfois, dans le cours du récit, prennent le sujet de se sentir une difformité, une monstruosité presque ; d'être, au milieu de la société humaine, un être anormal, inutile et dangereux par les exemples qu'il provoque, par les convoitises qu'il suscite. Sans doute, à de certains moments, lorsque le souvenir des jouissances coupables reparaît à son imagination, la passion reprend le dessus et dicte. Mais, à l'encontre de la plupart des documents de ce genre, sa confession ne renferme, de la peinture des instincts mauvais, que ce qu'il est indispensable d'en connaître pour avoir de l'auteur une idée précise, pour comprendre ses sentiments, ses besoins, sa volonté et ses idées, pour, en un mot, pouvoir en déterminer la psychologie. Il ne fait abus ni de termes dé-

placés, ni de peintures licencieuses. De naissance très aristocratique, ayant reçu une éducation soignée, affiné d'instinct et vivant dans un milieu délicat, il sait trop ce qu'il doit à l'illustre auteur auquel il se confie, pour avoir un but autre que de se peindre en bien comme en mal, étalant et fouillant ses plaies, il est vrai, mais pour les faire connaître seulement, et pour ainsi dire de façon toute psychologique, par instants seulement troublé par les souvenirs brûlants du péché adoré et maudit.

J'ai cru devoir mettre en latin certains passages ; ce n'était point nécessaire dans un ouvrage sur l'inversion ; mais je l'ai fait par égard pour les personnes, non habituées aux études médicales, sous les yeux desquelles pourrait tomber ce document.

Monsieur Emile Zola,
Paris.

C'est à vous, Monsieur, qui êtes le plus grand romancier de notre temps, et qui, avec l'œil du savant et de l'artiste, saisissez et peignez si puissamment tous les travers, toutes les hontes, toutes les maladies qui affligent l'humanité, que j'envoie ces documents humains si recherchés par les lettrés de notre époque.

Cette confession, qu'aucun directeur spirituel n'a jamais apprise de ma bouche, vous révélera une affreuse maladie de l'âme, un cas rare — sinon malheureusement unique — qui a été étudié par de savants psychologues, mais que jusqu'ici aucun romancier n'a osé mettre en scène dans une œuvre littéraire. Balzac a écrit la « Belle aux yeux d'or », mais il n'a fait qu'effleurer l'affreux vice qui fait pendant à cette histoire. Sarrasine aime vraiment Zambinella¹, mais il le croit femme et cesse de l'aimer après avoir découvert la vérité. Ce n'est donc pas le cas bien plus horrible dont je veux vous parler aujourd'hui.

Vous-même, Monsieur, dans votre admirable *Curée*², n'avez fait que toucher, dans la personne de votre Baptiste, à un des plus affreux vices qui déshonorent l'humanité. Cet

homme-là est ignoble, car la débauche à laquelle il se livre n'a rien à voir avec l'amour et n'est que chose absolument matérielle, une question de conformation que les médecins ont plus d'une fois observée et décrite. Tout cela est très commun et très dégoûtant et n'a rien à faire avec la confession que je vous envoie et qui pourra peut-être vous servir à quelque chose.

Je ne suis pas Français — quoique je connaisse les plus importantes villes de France et que j'aie même demeuré quelque temps à Paris. Je vous écris donc sans doute d'une façon bien incorrecte. Il y a longtemps que je ne parle ni n'écris dans cette langue ; veuillez donc excuser les incorrections et les fautes qui fourmillent sans doute dans ces pages.

Je ne sais pas si vous connaissez l'italien ; si j'avais pu vous écrire dans cette langue, je me serais certainement mieux exprimé. Je ne m'occupe ici nullement de style, mais je vous dirai simplement ce qui peut vous intéresser. A travers ces lignes mal écrites vous découvrirez, avec votre œil d'aigle et votre cœur d'artiste, la plaie d'une âme qu'une fatalité horrible semble poursuivre, qui a honte d'elle-même, et qui, certes, ne trouvera la paix et le bonheur que lorsqu'elle dormira dans cette Terre par vous si merveilleusement décrite.

I — Mes parents
— Petite enfance.

J'ai vingt-trois ans, Monsieur, et suis né dans une situation de famille et de fortune assez haute et indépendante. De ce côté-là, je n'ai rien à désirer. Mon père est catholique ; il se dit déiste, mais sa religion est plutôt une sorte de panthéisme, dont il ne veut pas convenir — ma mère est juive convertie, mais fidèle à sa religion, quoique n'en observant que les principales pratiques. Je suis le quatrième fils lié de ce mariage.

Mon père est un des plus beaux vieillards que l'on puisse imaginer une tête de patriarche qui attire l'attention même dans la rue. Il a été merveilleusement beau dans sa jeunesse et l'est encore à un âge assez avancé.

Notre famille est originaire d'Espagne, mais fixée depuis des siècles en Italie. Mon père s'est marié à dix-neuf ans ; ma mère en avait dix-huit et était de beaucoup plus riche que mon père. Ils se sont beaucoup aimés et s'aiment encore. Mon père est d'un tempérament, très impressionnable et nerveux, artiste jusqu'au bout des ongles ; il a eu une vie assez aventureuse et des hauts et des bas assez considérables ; mais, même dans les moments où la fortune semblait l'abandonner, il ne s'est pas laissé décourager et a su toujours ressaisir la fortune. Il a toujours gagné beaucoup et dépensé de même. Il y a plusieurs années, il a fait

¹ Allusion à la nouvelle d'Honoré de Balzac, « Sarrasine » où le personnage de la Zambinella qui se présente comme chanteuse d'opéra, n'est pas une femme, mais un castrat.

² « La curée », roman d'Émile Zola.

une grande fortune à la Bourse, mais l'a perdue de nouveau. Sans être riche, il est à son aise maintenant et peut s'entourer d'un luxe qu'il a toujours aimé. Il a parcouru plusieurs capitales de l'Europe et sa famille l'a presque toujours suivi. Il aime peu le monde et l'a fréquenté peu, en dehors des relations d'affaires. Il aime les arts avec passion et s'entoure volontiers de belles choses, de jolies statuettes et de beaux tableaux. Même dans les temps où la fortune lui souriait peu, il se laissait manquer presque des choses nécessaires pour acheter un beau livre ou une jolie gravure ; ce qui contrariait considérablement sa mère, bien plus économe par instinct de race. Il aime sa famille avec passion et ferait tous les sacrifices possibles pour nous voir heureux et contents, mais il a des jours d'humeur et alors, gare à qui s'approche de lui. Il prend toujours des résolutions extrêmes sans beaucoup réfléchir et s'est ainsi attiré mainte ennuyeuse affaire. Il a beaucoup vu, beaucoup voyagé, beaucoup gagné, beaucoup dépensé. Il aime avec passion la lecture et, depuis que nous avons une résidence fixe, il s'est formé une belle bibliothèque. Son intelligence est très développée, son front magnifique, sa taille moyenne ; mais il paraît très grand. M. Desbarolles³, qu'il a consul-

té il y a nombre d'années à Paris, lui a dit qu'il était né sous l'influence de Jupiter et de Vénus et qu'il ferait de nouveau fortune — ce qui s'est réalisé.

Il cultive avec assez de succès la musique et joue assez bien du piano. Il réussit dans l'interprétation de la mélodie, mais est rebelle à l'harmonie. Dans le temps, il cultivait aussi la peinture à l'huile et à l'aquarelle, mais ne s'en occupe plus parce qu'il dit que sitôt qu'il touchait aux crayons et aux pinceaux ses affaires allaient mal. Il est très fier de sa grande beauté et a grand soin de sa grande barbe et de ses beaux cheveux argentés. Il garde un tendre souvenir de son père qui, au dire de tous ceux qui l'ont connu, était un des plus beaux hommes de son temps et se faisait aimer et respecter de tous ceux qui le connaissaient. Il est mort assez jeune, d'un mal au cœur.

Ma mère fut très jolie dans sa jeunesse, quoique sortant d'une famille très laide et vulgaire. Elle a toujours eu peu d'esprit et je reproche toujours à mon père de s'être allié à une famille si laide et avec si peu de distinction. Il me dit qu'il était très jeune alors et ne comprenait pas beaucoup l'importance qu'il faut donner à un mariage.

En regardant ma mère qui, à cinquante-cinq ans, est encore d'une jolie taille, quoique sa figure soit gâtée, je pense toujours à votre Angèle de *La curée*. C'est la même douceur, le même manque d'énergie, une fai-

blesse de caractère étonnante — elle ne peut lire une petite anecdote sentimentale sans pleurer — elle a peu de mémoire et sa seule excuse est sa grande bonté. En de certaines choses elle est pourtant volontaire, et personne ne peut lui ôter de la tête ce qu'elle y a mis. Je pense toujours que c'est une des qualités ou un des défauts inhérents à la race dont elle est descendue et pour laquelle je n'éprouve aucune sympathie, mais même une secrète répulsion. J'aime pourtant ma mère, mais dans mon imagination je l'aurais désirée autrement — sentiment que je regrette beaucoup et que je me reproche toujours.

Je suis né dix ans après mon dernier frère et lorsque le fils aîné avait quatorze ans. Ma naissance fut une désolation pour ma mère, qui espérait, après trois garçons, avoir une fille. J'étais pourtant joli et mignon comme une petite fille, et l'on me raconte toujours que ceux qui me voyaient dans les bras de ma mère, avec mes belles boucles dorées et mes jolis yeux bleus, disaient toujours : « mais ce n'est pas possible que ce soit un garçon ».

Quand elle me voit, ma nourrice me dit toujours que les femmes de sa connaissance m'avaient surnommé "la petite Madone", tant j'étais mignon et délicat. Je possède mon portrait à l'âge de deux ans et je puis vous assurer qu'on ne peut vraiment pas voir de plus bel enfant.

³ Adolphe Desbarolles comte d'Hautencourt (1801-1886), écrivain et artiste français adepte des sciences occultes en particulier de la chiro-mancie.

Toute la famille était très fière de moi, ma mère surtout. Mon intelligence s'éveilla très tôt et je fus considéré comme un petit prodige. J'étais alors seul à la maison, mes frères étaient en pension dans une ville voisine ; j'étais très fier de mon charme et, tout petit enfant que j'étais, je rougissais de plaisir en entendant vanter ma beauté. Je me rappelle encore le frissonnement de joie et de plaisir qui parcourait toute ma petite personne quand je sortais avec ma petite robe de piqué bleu bien gonflée et à nœuds bleus et mon grand chapeau de paille d'Italie.

Lorsque j'eus quatre ans, on m'ôta mes petites robes pour me mettre des culottes et une petite jaquette. Quand on m'eut habillé en garçon, j'éprouvai une véritable honte — je me le rappelle comme si c'était aujourd'hui — et je courus bien vite me cacher et pleurer dans la chambre de ma bonne qui dut me rhabiller encore en fille. On rit toujours en se rappelant les cris de désespoir que je fis en me voyant enlever ces petites robes blanches qui étaient mon bonheur.

Il me semblait que l'on m'ôtait quelque chose que j'étais toujours destiné à porter.

Ce fut ma première grande douleur.

II. — Enfance. — Premières déviations.

A cinq ans, on me mit à l'école, mais je n'y restai que quelques semaines, le médecin de la maison s'étant aperçu que je devenais pâle et maladif en restant trop assis sur les bancs de l'école.

Lorsque j'eus sept ans, nous changeâmes de résidence et nous allâmes demeurer à Florence. Les affaires de mon père allaient magnifiquement et nous eûmes Une magnifique voiture, laquais, et une belle maison où mon père réunit tout ce qu'il est possible d'imaginer de beau et d'élégant. On prit alors une institutrice pour moi, et bientôt je m'épris de la plus vive et exaltée amitié pour cette dame qui était très distinguée et m'aimait beaucoup. Je la préférais de beaucoup à ma mère, qui en était très jalouse, et cherchait autant que possible à me détacher d'elle, chose à laquelle elle ne réussit pas.

A sept ans, j'étais un aussi charmant petit garçon que j'avais été un bel enfant, avec une intelligence étonnante tous ceux qui m'approchaient. J'avais la plus grande admiration pour tout ce qui était beau et grand, et je me prenais d'une véritable passion pour toutes les belles dames et les reines dont je lisais l'histoire avec mon institutrice.

J'eus une violente admiration pour la Révolution française, et un jour, ayant trouvé un résumé de

*l'Histoire des Girondins*⁴ de Lamartine, je le dévorai en quelques heures. J'en rêvais la nuit et ne cessais de vouloir parler de cette époque grandiose de l'Histoire de France. Marie-Antoinette, Mme Elisabeth, la princesse de Lamballe, furent mes grandes passions ; j'aimais moins les héros et les héroïnes populaires, ayant toujours eu une admiration sans bornes pour les héroïnes et les femmes malheureuses, habillées de velours et traînant des manteaux d'hermine. Mes progrès dans mes petites études furent rapides et j'étonnais mes maîtres eux-mêmes par la rapidité avec laquelle j'apprenais et concevais toute chose.

J'étais alors tout à fait innocent et ne soupçonnais rien de rien. Je fréquentais beaucoup, avec ma gouvernante, les musées où, quoique si jeune, je me passionnais beaucoup pour les arts, pour lesquels j'ai eu une grande sympathie. La vue d'un chef-d'œuvre me remuait violemment et l'étude de la mythologie, qu'on me fit faire en présence des chefs-d'œuvre anciens, me passionna beaucoup. Je ne rêvais que de Héros, Dieux, Déesses ; la guerre de Troie me fit la plus grande impression ; mais, chose étrange et à laquelle je ne fis attention que plus tard, toutes mes pensées, tous mes enthousiasmes, étaient plus pour les héros que pour les héroïnes. J'admirais beaucoup Hélène, Vénus et

⁴ "Histoire des Girondins", Alphonse de Lamartine (Bouquins éd., Paris 2014).

Andromaque, mais mon grand amour, ma grande admiration, était pour Hector, pour Achille et Pâris, mais surtout pour le premier. Je me passionnais véritablement pour lui et je me plaisais à me figurer d'être Andromaque, pour pouvoir tenir dans mes bras "le héros bardé de fer" et dont les belles formes athlétiques, les beaux bras nus et le haut casque me faisaient penser pendant de longues heures. Je me rappelle encore les douces émotions de ces heures passées dans les longs corridors du musée où je voyais tant de beaux héros et des dieux nus que mon imagination animait en leur prêtant une vie imaginaire. Je restais des heures entières à réfléchir au bonheur de tout ce monde de marbre, si parfait, si au-dessus de la réalité, et je ne pouvais m'expliquer tout ce que je sentais.

J'aimais déjà la solitude, et les jeux des autres garçons m'effrayaient presque. Mes frères étaient trop grands pour s'occuper de moi, et d'ailleurs ils ne passaient que peu de temps à la maison. Je n'ai jamais eu que peu de sympathie pour eux. Mon frère aîné était très beau, les deux autres l'étaient moins, le troisième surtout, qui avec ses courtes jambes et ses longs bras, tenait tout à fait de la famille de ma mère, famille qui, grâce à Dieu, demeure loin de nous. Mes frères sont tous très bien établis ; ils ont tous une famille et sont très heureux, les deux premiers surtout. Je suis resté seul dans la maison pater-

nelle, ce que je ne regrette pas beaucoup.

Je continuai donc mes études, mais d'une façon fort irrégulière. J'appris plusieurs langues et je devorais toutes les littératures en m'enthousiasmant pour tout ce qui était beau et surtout poétique. Les vers exerçaient une grande influence sur moi. Leurs cadences me donnaient de véritables frissons, et j'apprenais par cœur de longs monologues et des scènes entières de mes tragédies favorites. La musique me plaisait aussi infiniment. J'étais transporté par de beaux vers comme par la belle musique. Je vivais vraiment dans un monde idéal et comme enfant de dix ans n'en n'a peut-être jamais entrevu dans ses rêves. Je me passionnais toujours pour les belles héroïnes de l'Histoire et des poèmes, et je les aimais comme des amies, car la femme m'a semblé toujours un être exquis et charmant, si loin de la Terre que j'en formais presque une divinité.

J'eus alors la plus grande ferveur pour la vierge Marie, que je considérais comme le type et le modèle de toutes les femmes. Il me tentait de participer de sa nature divine et je passais plusieurs mois dans la dévotion la plus outrée et d'autant plus extraordinaire que, dans notre maison, toutes les pratiques religieuses étaient abolies et que personne ne s'en occupait. Ma mère avait de son ancienne religion, conservé la haine des églises et de

toutes les pompes religieuses, et c'était surtout celles-ci qui me charmaient. Alors je changeai de goût et, au lieu des Hellènes, des Déesses et des Héros, je me plaisais dans la compagnie des Saints, des Vierges et des Martyrs. Les murs de ma chambre furent tapissés de petites images de saints et d'anges devant lesquels je disais mes prières presque à toute heure. Au milieu de mes leçons je demandais à sortir pour quelque besoin et je courais dans ma chambre dire mes prières à la charmante Madone que je considérais comme une sœur, comme une amie.

La dévotion dura peu et tomba tout à coup, je ne sais pas comment. J'en accuse toujours une petite image de Santa Maddalena dei Pazzi⁵ que possédait la femme de chambre de ma mère, et que je trouvais si horrible que je ne pouvais pas garder le sérieux devant ce petit monstre. Dès lors, mon admiration pour les Vierges et les Saintes cessa et je retombai en pleine mythologie. Je devins presque idolâtre, et j'achetai une statuette de Vénus pour lui brûler de l'encens et lui apporter un bouquet tous les matins.

Depuis quelque temps je sentais frémir en moi toute une nouvelle vie, je ne pouvais tenir en place, et ma fantaisie me présentait les plus belles images et me tenait éveillé des nuits en-

⁵ Statue de la vierge par Innocenzo Spinazzi en l'église Santa Maria Maddalena dei Pazzi, à Florence.

tières. Je lisais tout ce qui me tombait sous la main et dévorais des romans illustres qui traînaient dans la bibliothèque de mon père. Cela m'alluma de plus belle et je devins si passionné, si nerveux, que tout le monde s'en émerveillait. Je parlais toujours à tort et à travers, et ; dans ce bouillonnement de jeunesse hâtive, je passais des plus audacieuses pensées, et de l'exaltation la plus forte à des tristesses et des abattements sans cause apparente. Je pleurais souvent seul et, pour me consoler, je me réfugiais dans un monde imaginaire.

Ma passion pour les robes traînantes durait toujours et, lorsque j'étais seul, je me plaçais devant le vis-à-vis de ma mère et je me promenais en traînant derrière moi les draps du lit ou de vieux châles, dont les longs plis tombants de ma personne ou le frôlement le long des tapis me faisaient frissonner de joie. J'éprouvais toujours le désir de me couvrir de longs voiles, et cette passion, qui depuis mon enfance ne m'avait jamais quitté entièrement, me ressaisit de plus belle.

Un jour qu'une amie de ma mère me dit en plaisantant que l'on commençait à voir poindre mes moustaches, je faillis l'étrangler, tant cette insinuation me parut insultante, et la nouvelle me fut bien douloureuse. Je courus vite à un miroir et fus très heureux de voir mes belles lèvres roses entièrement libres de l'affreux duvet qui m'effrayait tant.

Je me plaisais à me faire femme, avec l'imagination et la beauté dont je me doutais, et les aventures que je traversais en esprit me faisaient tressaillir de plaisir.

J'étais encore fort innocent à treize ans, que j'avais alors, et n'avais aucune idée de l'union des sexes et des différences qui existent entre eux. Cela paraîtra étrange chez un enfant si avancé pour son âge, mais c'est la pure vérité ! Je vivais trop par le cœur et l'imagination, j'aimais trop tout ce qui est idéal, pour voir les choses qui étaient plus près de moi.

Un groom, âgé d'une quinzaine d'années, eut bientôt mis fin à mon innocence sur ce sujet. C'était pendant le séjour dans une ville de bains, où tous nos domestiques nous avaient suivis. J'allais souvent dans les écuries voir nos chevaux, et je me plaisais à jouer et à parler à un garçon de mon âge, avec lequel on me laissait quelquefois courir dans le grand jardin. Je fus bientôt instruit par ce gamin, qui me rendit aussi savant que lui-même. Lorsque j'appris comment se faisaient les enfants, j'en fus indigné et j'eus un profond dégoût pour mes parents qui n'avaient pas eu honte de me faire de cette affreuse façon.

Ces conversations finirent par m'agacer terriblement, car si j'étais très bien doué du côté de l'intelligence — trop bien hélas ! — je l'étais moins bien du côté physique, et à treize ans je n'étais pas encore homme.

Ce jeune garçon se corrompit plusieurs fois devant moi, et, quoique je brûlasse de l'imiter et qu'un sang brûlant circulât dans mes veines, je ne pus y réussir lorsque je fus seul.

Bientôt ce garçon fut renvoyé et, si je n'oubliai pas ses leçons, je n'y pensais plus beaucoup. Ce qui pourtant m'étonnait assez, ce fut de ce qu'il parlât toujours de coucher avec des femmes nues, et de leur faire ce qu'il leur faisait, tandis que je n'éprouvais aucun désir de faire cela et aurais trouvé bien plus naturel de coucher avec un homme. Il me semblait être trop faible, trop joli, trop délicat pour dormir avec une femme à laquelle je ressemblais trop, et d'ailleurs je n'aurais jamais eu ce courage.

L'homme me sembla dès lors bien plus beau que la femme, car j'admirais en lui une force, une vigueur de forme, que je n'avais pas et qu'il me semblait impossible de jamais posséder. Je m'étais toujours imaginé être femme, et tous mes désirs furent dès lors ceux d'une femme.

J'avais alors quelques amis et je ressentis, sans m'en rendre compte encore, une amitié exagérée pour eux. J'en étais jaloux et, lorsqu'ils me passaient le bras, derrière le dos, je frémissais de toute ma personne. J'étais jaloux d'eux et ma plus grande joie était de leur donner quelque preuve de mon affection, et de faire quelques petits sacrifices pour eux. J'étais tourmenté par leur indifférence et leurs

goûts bruyants qui différaient des miens, et j'aurais voulu qu'ils ne fussent occupés que de moi-même.

Mais, ce qui m'attirait surtout, c'était des hommes mûrs, des hommes de trente à quarante ans. J'admirais leur belle carrure, leur voix grave qui contrastaient d'une façon frappante avec nos voix encore enfantines. Je ne me rendais pas compte de ce que j'éprouvais, mais j'aurais donné tout au monde pour être serré dans leurs bras et pour coller toute ma personne sur la leur.

Je passais des nuits entières à rêver à ces choses et à leur prêter un semblant de réalité. Je ne savais pas encore jusqu'où peut faire descendre le vice affreux que je nourrissais sans le savoir et malgré moi, et qui m'a ensuite rendu si malheureux.

Un domestique que nous avions depuis peu à notre service, et qui avait une figure superbe, avec des moustaches et des favoris noirs, attira toute mon attention. Par de petites ruses de jeune garçon, je voulais le porter à parler de choses indécentes, et il s'y prêtait de tout son cœur. Je l'aimais beaucoup et je désirais toujours l'avoir à côté de moi lorsque j'allais quelque part. Il m'accompagnait le soir dans ma chambre, au second étage, et restait près de moi jusqu'à ce que je fusse presque endormi. Je le faisais parler de ses maîtresses, des mauvais lieux où il allait, et j'y trouvais tant de plaisir que je restais de longues heures après, éveillé et plein de désirs

dont je ne me rendais presque pas compte. J'aurais voulu l'avoir couché auprès de moi, sentir son corps blond et poli ; j'aurais voulu l'embrasser et l'avoir près de moi pour prendre du plaisir et lui en donner. Mes désirs n'allaient pas plus loin et je ne concevais pas autre chose. Un soir, après de longues conversations sur notre thème favori, et lorsque je l'eus questionné sur les choses les plus indécentes, je fus pris tout à coup du désir de le connaître tout à fait et sans honte aucune, et comme pour rire. *Je lui ai demandé de me montrer son sexe pour voir s'il était si énorme et si beau qu'il le disait. Au début, il a refusé, mais, alors que j'abandonnais l'espoir de le voir, il a ouvert son pantalon et m'a montré son sexe en érection.*

Cette érection était un effet de mes paroles. Nous sommes allés au lit où je restais haletant de désir et de honte. Je n'avais jamais vu le sexe d'un homme adulte et j'étais tellement excité que je ne pouvais même pas prononcer un mot. Je ne sais par quelle force, par quel désir inné, je l'ai saisi de la main droite, et l'ai frotté fort en disant : « Comme c'est beau ! Que c'est beau ! » Je brûlais d'une envie furieuse de faire quelque chose de ce sexe qui égalait tout mon bras droit, et je désirais vivement qu'il y ait un trou dans mon corps pour qu'il puisse être introduit en moi,

*ce que je désirais si fort.*⁶ En entendant du bruit le domestique se couvrit tout de suite et se retira, me laissant brûlant de désirs que je n'avais jamais auparavant et que je croyais ne pouvoir exister. Au fond de ma pensée, il y avait déjà alors une sorte de désespoir et comme la conviction que je ne pourrais jamais jouir de ce que j'aurais tant aimé.

Je voulais recommencer le soir la scène de cette horrible soirée, mais l'homme craignit apparemment quelque indiscretion et ne voulut plus rien montrer. J'en m'aigris de rage.

Un soir, ce domestique fut vertement reproché et faillit être chassé par mon père, qui s'était aperçu qu'il introduisait, presque chaque nuit, une de ses maîtresses dans notre maison.

En apprenant cela, et qu'il y avait là tout près une personne qui jouissait de lui

⁶ Texte latin de l'édition originale :

Eum rogavi ut mihi inguen suum ostenderet, ut viderem an tam ingens pulchrumque esset quam diceret. Primum noluit, sed, quum pollicilus sum nihil de eo me dicturum esse, bracas aperuit illudque mihi ostendit erectum, quæ quidem erectio ex verbis meis evenerat. Accessit ad lectulum in quo jaciebam libidine et pudore anhelans. Nunquam videram inguen adulti viri, et tam commotus fui ut ne verbum quidem proferre potuerim. Nescio qua vi, qua cupiditate innata impulsus, illud dextra prehendi, multumque fricabam, dicens : « Quam pulchrum est ! Quam pulchrum ! » Furiosa cupidine ardebam ut aliquid facerem ex hoc inguine quod dextram totam implebat, acriterque cupiebam in corpore meo foramen esse quo in me posset introduci quod tam vehementer appetebam.

tant désiré, je pleurai de rage et maudis le ciel de ce qu'il ne m'avait pas fait naître femme.

Bientôt cet homme sortit de notre maison et je n'en fus que très peu affligé. J'étais bien jeune alors, et mes impressions, pour fortes qu'elles fussent, n'en n'étaient pas plus durables.

III. — Jeunesse. — Premiers actes.

J'avais pris une vive affection pour un magnifique jeune homme, qui était palefrenier depuis quelque temps dans notre écurie. Il était vraiment superbe, jeune, avec de petites moustaches châtaines. Il était de taille moyenne, robuste et très bien pris. Je lui apportais en cachette des cigares que j'ôtai du fumoir de mon père, et même des gâteaux et des douceurs dont je me privais pour lui. C'était un très honnête garçon, qui aimait à parler très librement, mais ne se permettait aucune privauté. Un jour, qu'en plaisantant je le priais de se montrer nu, il me gronda et ne voulut point me contenter dans mon désir. Je le pris plus en amitié que jamais, et mon désir de le voir, de l'approcher et de toucher son visage, devint vraiment une idée fixe.

Comme je ne pouvais espérer rien de lui, je cherchais à me persuader avec l'imagination que j'étais sa femme, et la nuit je plaçais mon traversin à côté de moi et le baisais et mordais comme si c'eût été une personne vivante. Je pensais au

beau jeune homme si robuste et si frais, et je cherchais en me mouvant à me donner l'illusion de coucher avec lui. *Ce que j'ai fait, presque à contrecœur, et j'ai éjaculé*⁷.

Je fus fort effrayé d'une telle chose, et malgré le plaisir que j'avais ressenti, je me promis à moi-même de ne plus tomber dans une telle erreur. Je tins très peu cette promesse, et bientôt je tombai dans l'un des vices les plus dégradants où nous puissions tomber. Ma vivace imagination me prêtait les images les plus complaisantes et je jouissais de cet affreux plaisir, en évoquant les images d'hommes qui me plaisaient et avec lesquels j'aurais désiré être.

Quoique délicat en apparence, ma constitution était des plus fortes et je ne ressentais aucun trouble de ce qui aurait sans doute tué tout autre.

Dans ce temps-là, les affaires de mon père allèrent mal, nous dûmes quitter l'Italie et aller en France chercher une autre fois fortune. Nous demeurâmes alors plusieurs mois à Paris — que j'avais déjà visité il y avait nombre d'années. Une vie très simple succéda à notre train luxueux, et je puis vous assurer que ce fut là l'époque la plus triste de mon existence. Le caractère de mon père s'était aigri ; même à Paris, ses affaires allaient de mal en pis. Mon institutrice nous quitta à cette époque, et j'entrai

comme externe dans un pensionnat de Paris.

Je ne pouvais souffrir les leçons du collège et, pour avoir plus de temps à moi et n'avoir pas besoin de suivre un cours régulier de leçons, je déclarai que je n'avais aucune vocation pour l'état d'ingénieur, auquel mon père voulait me destiner, et que je désirais étudier la peinture, ayant un talent assez agréable pour le dessin. Par mes câlineries et mes persuasions, je réussis à convaincre mon père qu'il me fallait quitter le collège et m'installer chez un peintre, chez lequel, du reste, je n'allais que fort rarement, préférant flâner dans Paris, visiter les galeries et les musées. J'allais le matin chez le peintre, qui demeurait fort loin de chez nous, et l'après-midi je l'employais à lire et à dessiner.

Ce temps-là me fut assez agréable, mais le désir d'être à un homme me poursuivait toujours, et je me trouvais bien malheureux d'appartenir à un sexe auquel mon âme n'appartenait pas.

Je continuais dans mon vice solitaire, qui bientôt n'eut plus aucun attrait pour moi, et que j'abandonnai dans la suite, car il commença à me fatiguer trop le corps et l'esprit et ne m'offrait presque plus de plaisir.

Après quelques mois de séjour à Paris, nous retournâmes en Italie, où les affaires appelèrent de nouveau mon père. J'entrai alors dans une Académie des beaux-arts, mais je n'avais plus aucune passion

⁷ *Quod faciens, fere invitum me subagitabam, et semen primum emisi.*

pour l'art, et je n'y allais que pour ne pas être forcé de faire autre chose qui, dans l'état psychique où je me trouvais, m'eût singulièrement répugné. Les garçons qui m'entouraient à l'école des beaux-arts me semblaient horriblement communs et ignobles ; ils avaient d'affreuses mains et les miennes étaient les plus belles et soignées que l'on pût voir. J'étais en outre très fier de ma naissance, de mes voyages, de mon instruction supérieure, et n'avais nulle envie de frayer avec de si petites gens, presque tous fils de bouchers ou de marchands. A l'heure qu'il est, plusieurs sont de charmants artistes, et moi-même n'ai pas fait un pas dans l'art que j'avais choisi — par caprice il est vrai.

J'étais libre de mes journées, puisque n'allant que fort rarement à l'école, et je passais mon temps à méditer et à lire. Ce fut pendant ce temps, qu'entraîné par quelques-uns de mes compagnons et par des cousins de mon âge, j'entrai pour la première fois dans une maison publique. J'en sortis écœuré et désolé. Les femmes ne m'attiraient nullement et je ne sentais que de la répugnance pour elles. Une d'elles m'embrassa, et j'éprouvai un si violent dégoût de cette affreuse personne, que je me dégageai d'elle comme je pus et m'en allai au plus vite, au grand ébahissement de ceux qui m'avaient accompagné dans ce lieu. J'y suis retourné plusieurs fois avec le désir de vaincre ma répugnance

et de faire ce que les autres font, mais je n'ai jamais réussi. Je demeurais de glace sous les plus ardentes caresses et n'en éprouvais qu'un horrible écœurement.

Un de mes amis, jeune libertain, voulut me faire assister un jour à ses ébats avec une de ces femmes, mais je ne pus vaincre mon aversion innée et cette scène de débauche me laissa bien froid.

Ces mauvais lieux m'inspiraient pourtant une sorte d'attraction mystérieuse, et maintes fois j'ai envié, non ceux qui y allaient, mais celles qui y demeuraient.

J'en vins à me considérer comme un être exceptionnel et fantastique, un être dans la fabrication duquel la Nature s'est trompée, et qui, tout en reconnaissant l'horreur de son état, ne peut rien faire pour y remédier. Je perdis le goût de toute chose, mon âme triste et assombrie se laissa aller à un découragement profond, et je tombai dans un abattement complet.

Je passais mes matinées et mes journées à me promener dans les jardins et les promenades, solitaire, en proie à la plus grande tristesse, doutant de tout, de la Nature et de Dieu. Je me demandais pourquoi j'étais né dans une condition si misérable et quel crime j'avais commis avant de naître pour être puni d'une façon si affreuse.

Tous ceux qui m'entouraient ne s'apercevaient de rien et attribuaient mon silence, et ma tristesse à un mauvais caractère ou à de la

bizarrie naturelle. Mon père était trop absorbé de toutes ses affaires et de la reconstitution de sa fortune, dont il s'occupait beaucoup ; ma mère pensait à la maison et à ses visites, et n'était d'ailleurs pas de nature à s'inquiéter des affections d'une âme.

Mes frères étaient loin, je demeurais donc tout seul, en proie à mes douleurs et à mes tristes pensées. Je voyais toute une vie détruite par une horrible passion que l'aveugle nature m'avait inspirée. Je sentais en moi des trésors dont personne ne voudrait jamais, qui resteraient toujours enfermés dans mon âme et qui finiraient par me tuer rapidement.

J'en vins à désirer la mort et à l'appeler dans l'horrible solitude où je me trouvais. Je ne pourrai jamais exprimer les tortures horribles qui m'affligèrent alors. Et de ces longues douleurs je sortais quelquefois avec des élans magnifiques, avec des joies sans cause et des espoirs qui ne devaient jamais se réaliser. Je tentai de changer ma nature par des lectures sérieuses, par mes devoirs religieux.

Tout fut inutile, et de chaque nouvelle tentative je sortais plus découragé que jamais.

Je voulus m'affectionner à des femmes, à des jeunes filles, presque à des enfants : je ne pus y réussir. Les femmes me semblaient de belles et tendres amies, qui pourraient dormir en toute sûreté à côté de moi et que je n'aurais pas même effleuré d'un désir.

L'homme me semblait tout charmant, tout beau, dans sa force et sa vigueur, et c'était vers lui que je me sentais attiré par une force inconnue, par une attraction irrésistible. J'aimais à voir les beaux jeunes hommes passer dans la rue, et quand quelqu'un me plaisait je retournais sur mes pas pour le revoir encore. J'eus alors des amants spirituels, que j'aimais et suivais en silence, sans qu'aucun se doutât de rien. Je ne fréquentais personne, de peur de trahir mon affreux secret, dont je tremblais et avais honte.

Je ne vous dirai pas ce que je souffris alors et les affreuses pensées qui surgirent dans ma tête. Vous les imaginerez facilement.

J'atteignis ainsi ma dix-huitième année, sans que toutes ces tortures morales eussent sensiblement altéré ma constitution et ma santé. J'étais alors ce que je suis encore, à de légères variations près. Je suis de taille au-dessus de la moyenne (1 mètre 65), bien proportionné, de formes sveltes, mais non pas maigre. Mon torse est superbe : un sculpteur n'y trouverait rien à dire et n'y trouverait pas grande différence avec celui de l'Antinoüs⁸. Je suis très cambré (peut-être trop) et mes hanches sont très développées ; mon bassin est large comme celui d'une femme, mes genoux légèrement rentrants, mes pieds tout petits, mes mains superbes, les doigts recourbés

et à ongles lustrés, roses et polis, coupés carrément comme ceux des statues antiques. Mon cou est long et rond, ma nuque charmante, ornée de poils follets. Ma tête est jolie et à dix-huit ans elle l'était davantage. L'ovale en est parfait et frappe tout le monde par sa forme enfantine. A vingt-trois ans, on m'en donne dix-sept tout au plus. Mon teint est blanc et rose et s'empourpre à la plus légère émotion ; le front n'est pas beau, il est fuyant légèrement et aux tempes creuses ; heureusement, il est à demi couvert par des cheveux ondes, blond foncé, qui sont frisés naturellement. La forme de la tête est parfaite, à cause des cheveux frisés, mais à l'observation elle offre une protubérance énorme à l'occiput. Mes yeux sont longs, gris bleu, à longs cils châtain foncé et à sourcils très fournis et arqués. Le regard est comme noyé dans un fluide, mais mes yeux sont presque toujours cernés et bistrés ; ils sont aussi sujets aux fluxions qui passent rapidement. La bouche est assez grande, à lèvres rouges et grosses, l'inférieure est tombante ; on me dit que j'ai la bouche autrichienne⁹ ; les dents sont éblouissantes, quoique j'en aie trois gâtées et plombées ; heureusement, on ne les voit pas. Les oreilles sont petites et à lobes très colorés. Mon menton est très gras et, à

dix-huit ans, lisse et velouté comme celui d'une femme ; à présent, une légère barbe, toujours rasée, le dépasse un peu. Deux mouches, mouches noires et veloutées, sont sur ma joue gauche, et contrastent avec mes yeux bleus. Mon nez est fin et droit, aux narines molles et à légère courbe presque insensible. Ma voix est douce et l'on regrette toujours que je n'aie pas appris le chant.

Voilà mon portrait ; il pourra peut-être vous servir dans la reconstitution de l'être bizarre que la nature s'est plu à former à mon grand désespoir.

A vingt ans, je devais m'engager comme soldat, ayant atteint l'âge de la conscription. La fortune de mon père étant de nouveau rétablie, elle me permettait de devancer le temps prescrit par la loi et de faire mon volontariat. Mon père choisit l'arme de la cavalerie qui coûtait bien davantage et par conséquent était bien plus chic. On lui dit du reste que la fatigue serait bien supportable dans cette arme, et, avant d'avoir atteint dix-neuf ans, j'entrai dans un régiment de garnison dans une petite ville, loin des yeux des généraux commandant, et dont les officiers, nous assurait-il, étaient très bien élevés, polis, et traitaient bien les volontaires.

J'avais eu toujours une véritable horreur pour la vie militaire. La fatigue, la contrainte, la terrible discipline m'effrayaient beaucoup, et j'aurais donné je ne sais quoi pour être délivré de

⁸ Allusion à la statue antique d'Antinoüs, retrouvée à Delphes lors d'une fouille en 1894.

⁹ Expression d'époque que l'on retrouve dans plusieurs œuvres, dont "Béatrix" d'Honoré de Balzac.

l'ennui horrible de passer une année d'une façon si désagréable. Les premiers temps me parurent vraiment assez durs, mais, peu à peu, je m'habituai à cette vie où d'ailleurs les distractions ne manquaient pas.

J'avais plusieurs compagnons, petits messieurs très entichés de leur noblesse et de leur richesse, avec qui je fraternisai bien vite. Tout le monde me prit bientôt en amitié, car ma jolie figure enfantine formait un étrange contraste avec l'uniforme de hussard que je portais et qui me donnait la grâce d'un travesti.

Les nombreuses occupations, les leçons au manège, la vie en plein air, influèrent d'une façon très favorable sur ma santé et mon humeur. Les jours de fête, les longues promenades à cheval, les soupers et les dîners, finirent par me réconcilier avec la vie militaire que les complaisances des officiers nous rendaient du reste assez douce.

Ce qui nous ravissait surtout, c'était de faire les princes avec les simples soldats et de nous montrer en tout supérieurs à ces pauvres gens.

Nous dormions tous ensemble avec notre peloton dans de vastes salles supérieures. Nous avions désiré avoir une chambre à part, mais cela nous fut impossible. — Je ne l'ai pas regretté depuis.

Le sous-officier qui dormait avec nous était un vieux grognon, fort maussade et ennuyeux, sur lequel nous n'avions que fort peu de prise, et qui ne voulait rien

accepter de nous, de peur de se compromettre et de ne pouvoir nous gronder à son aise. Les autres sous-officiers étaient au contraire bien aimables pour nous et ne refusaient jamais ce que nous leur offrions ou les dîners auxquels nous les invitions.

Dans cette vie agitée et laborieuse mes sens s'étaient calmés et les hallucinations incessantes dont j'avais été poursuivi depuis si longtemps se calmèrent et cessèrent presque. Nous étions trop fatigués pour songer à autre chose qu'à notre devoir. Les hommes qui dormaient avec nous côte à côte ne me donnaient aucune tentation. Ils étaient tous grossiers, trop laids, trop stupides pour ne m'inspirer aucun désir d'eux. Ils étaient en outre sales et jamais ils ne m'ont donné de tentation.

Six mois s'étaient passés et le printemps arrivait. Une partie du régiment changea de résidence et d'autres pelotons vinrent prendre la place de ceux qui partaient. Dans notre salle il y eut une véritable révolution le jour que les nouveaux venus arrivèrent.

J'en profitai pour changer de place et mettre mon lit de sangle dans le coin le plus commode et le plus reculé de la salle. Vis-à-vis de mon lit prit place le sergent qui commandait le peloton qui venait d'arriver.

Cet homme était jeune (vingt-cinq ou vingt-six ans) et de la plus jolie figure. Je ne fis pas grande attention à lui et ne m'en occupai pas beaucoup au

commencement. Il était très silencieux et modeste, rudoyant peu les soldats et parlant très peu en dehors du service. Il commandait son peloton avec beaucoup de grâce et d'énergie et j'admirai dans la suite la manière charmante et chevaleresque dont il gouvernait son cheval. Il lui faisait franchir dans la place d'Armes des fossés et des obstacles dangereux, devant lesquels j'avais une peur affreuse.

Le premier sentiment que j'eus pour lui fut la jalousie et l'envie. Il me semblait trop haut de taille à côté de ma taille mince et petite ; il me semblait trop courageux, trop adroit, à côté de nous tous. Il avait une façon de commander que je lui enviais et que je n'aurai jamais.

Ordinairement, il se couchait très tôt, tandis que moi et mes compagnons allions au théâtre, ou restions le soir dans la cantine du régiment à faire de la musique ou à souper fort gaiement. Un soir, pris de je ne sais quelle fantaisie, je quittai la compagnie et me retirai dans notre dortoir. Beaucoup de soldats étaient déjà couchés, leur sergent en train de se déshabiller.

Je fis de même et me disposai à me coucher sans perdre un seul mouvement de mon voisin. Il était déjà en chemise, et bientôt, assis sur son lit, il ôta jusqu'à son dernier vêtement pour se fourrer dans son lit avec sa seule camisole¹⁰.

¹⁰ Du provençal *camisola*, de *camisa*, chemise. Sous-vêtement in-

Je fus frappé de la beauté, de la perfection de son corps qui, à la faible lueur de la lampe suspendue au plafond, me parut d'une merveilleuse beauté et dépasser les chefs-d'œuvre antiques qui me passionnaient autrefois. Ceux-là étaient de marbre et ce beau corps plein de force et de jeunesse. Les jambes surtout me frappèrent ; elles étaient parfaites de forme, nerveuses, minces et souples à la fois. Tout son beau corps faisait soupçonner une force extraordinaire, unie à la forme la plus gracieuse. Le lendemain, je le regardai avec beaucoup d'attention et je fus frappé par sa jolie figure et par l'élégance de ses traits et de ses mains très bien tenues et aux ongles courts. Je me sentis pris d'amitié pour ce jeune homme qui faisait si tristement son devoir, était sobre et sortait peu. Je n'avais pourtant aucun désir de lui. Je l'admirais comme une belle statue et ne lui prêtais pas l'esprit de jamais pouvoir me comprendre. Souvent, le soir, je m'asseyais à côté de lui et me plaisais à lui faire raconter quelque chose de son pays, de sa vie natale, de sa famille. Il n'avait pas de mère, et son père avait d'une autre femme plusieurs enfants ; c'était ce qui l'avait poussé à continuer la vie militaire. Son père était un petit employé qui lui avait donné quelque éducation ; il écrivait fort bien et lisait dans ses heures libres des livres

traduits du français, surtout ceux de Dumas père.

Je commençai à me plaire de plus en plus en sa compagnie et j'éprouvai bientôt pour lui la plus tendre amitié. Je l'invitai plusieurs fois à venir au théâtre avec nous et cela ne parut pas contrarier mes compagnons qui avaient aussi de la sympathie pour ce jeune homme. Il vint aussi dîner quelquefois avec nous, mais se montrait toujours très froid et réservé. Il avait beaucoup d'occupations et, le soir, il était si fatigué, le plus souvent, qu'il préférait ne pas sortir du quartier. J'aurais voulu lui offrir de l'argent, mais j'avais peur qu'il ne l'acceptât pas.

Bientôt je ne pus me passer de lui et je recherchais toute occasion pour lui être agréable. Je me contentais de toucher sa main et de passer quelquefois la mienne sur sa tête qui était charmante et sérieuse, à cheveux fins, lisses et châtain foncé. Je remarquais et j'admirais la beauté de ses dents et de sa jolie bouche ornée, mais non cachée, par de petites moustaches châtain. Je revoyais en lui tous mes héros favoris et, lorsqu'il passait dans son joli uniforme noir et jaune sur un beau cheval, je le comparais à Hector ou à Achille.

J'étais jaloux de lui, mais je me plaisais à lui faire raconter ses aventures de garnison et ses amours passagères. Quoique doué d'un physique remarquable, il n'allait que deux fois par mois, tout au plus, trouver des femmes, car elles

étaient très chères et lui avait peu d'argent.

D'ailleurs il se corrompait peu en femmes et en amours, ayant été, depuis l'âge de dix-sept ans, sous les armes, et n'ayant pas eu de loisirs pour raffiner ses sens. J'enviais furieusement toutes les femmes qui, même une seule fois, avaient tenu dans leurs bras et avaient rendu heureux ce beau jeune homme que je regardais à présent comme un dieu ! J'aurais donné toute une vie de joie pour pouvoir avoir cette satisfaction au moins une fois ; j'étais bien malheureux décidément ! Et jamais je n'aurais ce plaisir immense auprès duquel tous les autres pâlissent.

Et pourtant, je n'aurais jamais osé lui dire une parole de tout cela.

Je serais mort de honte avant d'avoir terminé l'horrible phrase. Mais ce qui devait arriver arriva. Un soir, nous avions été souper tous ensemble et notre ami était de la partie. Tout le monde avait bu et beaucoup. De retour au logis, plusieurs d'entre nous furent ignoblement malades. Les soldats ne couchaient plus avec nous, mais dans une salle voisine. Nos huit ou dix lits se perdaient dans l'immensité de la salle sombre, éclairée par une toute petite lampe qui s'éteignit au milieu de la nuit.

Nous étions plus ou moins excités et nos gambades se prolongèrent bien avant dans la nuit. Le fourrier, qui dormait dans une petite chambre à côté, ivre-mort

lui aussi, ronflait d'une façon horrible. Mon lit était dans le coin le plus sombre, en face de celui d'un jeune sous-officier qui, lui aussi, était en gaieté, grâce au vin généreux qu'il avait bu et auquel il n'était pas habitué pour toutes sortes de raisons.

Mes compagnons étaient endormis depuis longtemps que nous n'étions pas encore déshabillés. Enfin je me décidai, et, me débarrassant de mon uniforme, je me blottis dans ma chemise de baptiste et j'entrai dans mon petit lit sur lequel j'avais fait asseoir mon jeune ami auquel, dans notre excitation et dans la griserie causée par le vin et le bruit que nous venions de faire, je prodiguai comme par plaisanterie les plus douces caresses et les mots les plus flatteurs. J'étais à demi-couché dans le coussin que l'on nous permettait de garder dans notre lit. Il était à demi déshabillé, et assis sur mes cuisses, appuyé sur moi. Je lui parlais comme dans un ravissement et une demi-ivresse, causée par le sommeil et la chaleur du lit qui commençait à me gagner, lorsqu'il se baissa tout à fait sur moi, *dans ses bras il m'a embrassé le visage, en même temps ses mains exploraient ma peau fiévreusement*¹¹. Je me sentis mourir, et comme une joie immense me saisit tout d'un coup, *nous nous sommes collés l'un à l'autre*

¹¹ *brachiis me complexus est et oscula in vultu fixit, simulque manus sub stragula inserebat et carnem meam plenis manibus corripiebat*

*un instant, sa tête appuyée contre ma tête, mes joues brûlantes, ma bouche appliquée sur sa bouche, sur un doux oreiller*¹². Je ne fus plus jamais si heureux !

La lampe posée à terre jetait de douteux rayons dans l'immense dortoir où dans les lits lointains mes compagnons dormaient, et laissait ce coin où nous étions ainsi ravis dans la plus profonde obscurité.

J'eus pourtant peur que quelqu'un nous vît, et, désirant jouir complètement de l'abandon de mon ami, je lui dis à l'oreille, en le baisant : « Va éteindre la lampe, et reviens, mais vite ». Il se leva en trébuchant et alla boire à la cruche, qui était posée à terre, à côté de la lampe ; tout doucement il éteignit le petit flambeau qui se mourait déjà de lui-même. Le dortoir ne fut plus éclairé que par la lampe du dortoir voisin, c'est-à-dire qu'on y voyait un peu au centre de la salle, mais tout le reste était dans les ténèbres les plus épaisses.

Je le vis, dans la pénombre, qui revenait à son lit en face du mien. Je l'entendis qui se déshabillait bien vite et qui revenait vers moi en gardant son souffle.

Ce petit moment m'a semblé une éternité, et quand je l'ai senti près de moi sur le canapé, brûlant, je l'ai senti fougueux et l'ai embrassé, le faisant presque pleurer de joie et de plaisir. Il s'est donné avec le plus grand

¹² *ita parvum momentum hæsivimus, capite in caput innixi, genis ardentibus, ore meo in os ejus applicato, in dulci pulvino*

*amour, et soudain nous faisons un seul corps nu, et nous nous étreignons de plus en plus étroitement. Je n'avais jamais cru pouvoir goûter autant de plaisir. Nos langues étaient jointes dans nos bouches, nous étions si serrés dans cette étreinte que nous pouvions à peine respirer. Avec mes mains je cherchais ce beau corps tant désiré, cette tête spirituelle et masculine qui était si différente de ma tête. Enfin nos plaisirs avaient une fin, et en même temps la fin qui nous ravissait le plus. Nous avons continué longtemps à nous embrasser, à recevoir et à nous donner des paroles flatteuses. « Je n'ai jamais pris autant de plaisir avec une femme », dit-il, « et leurs baisers et caresses ne sont pas si chaleureux ni si affectueux. »*¹³

¹³ *Hoc parvum momentum mihi sæculum visum est, et quum sentivi eum prope me in stratis calidis, medium eum complexus sum, ardentem palpabam et osculabar, fere clamorem reddens præ gaudio ac voluptate. Se præbuit vehementissime amantem, et repente nudi unum corpus faciebamur, nos arctissime amplexi. Nunquam credidissem tantam voluptate perfrui posse. Linguae nostræ jungebantur in oribus, tanto amplexu tenebamur ut vix respirare possemus. Manibus perlustrabam hoc pulchrum corpus tam exoptatum, hoc caput lepidum et virile quod mei capitis tam dissimile erat. Tandem voluptates nostræ finem habuerunt, et, quod nos maxime delectavit, eodem tempore finem habuerunt. Permansimus diu complexi, blanditias et dulces sermones accipientes et reddentes. « Nunquam tantam voluptatem cepi cum muliere, inquit, oscula blanditiæque earum non sunt nec tam calida nec tam amantia ».*

Ces paroles m'inondèrent de joie et d'orgueil. Je le tenais donc enfin cet homme si désiré ; et quel charmant homme ! — toute femme me l'envierait.

Nous nous séparâmes enfin, en nous promettant de nous aimer toujours, et de faire le possible pour rester toujours ensemble.

Le lendemain, lorsque nous nous levâmes, nous n'osions nous jeter un seul regard, la honte avait succédé momentanément à nos folles ardeurs ; et l'air frais du matin nous avait complètement dégrisés. Toute la matinée nous ne nous adressâmes que quelques paroles, mais le soir, dès que nous fûmes couchés et seuls dans l'obscurité profonde, le désir me ressaisit de nouveau, je me levai en tenant le soufflé¹⁴, et allai le trouver.

Il était éveillé et m'attendait, me dit-il.

— *Nous avons fait durer cette nuit luxueuse le plus longtemps possible, et pour ma part je pense qu'elle n'a été ni plus affectueuse ni plus ardente que nous. Torturé par les spasmes du plaisir, comme fou, et mes caresses lui procuraient un si grand plaisir, qu'il prenait mon pied et l'embrassait follement.*¹⁵

¹⁴ Expression certainement pour dire "retenir son souffle".

¹⁵ — *Hanc noctem voluptuosam quam maxime longam effecimus atque equidem puto nullum fuisse nec amantio rem nec ardentiorem quam cramus. Torquebamur spasmis luxuriosis, quasi delirantes, et tantam voluptatem in illo excitabant blanditiæ meæ ut pedem meum apprehenderet et insane oscularetur.*

Dans cette nuit toute contrainte cessa, et presque toutes les nuits nous les passions dans le lit l'un de l'autre à nous embrasser et câliner. « Quelles jolies joues tu as, me disait-il, elles sont plus douces que celles des femmes, et tes pieds, on dirait ceux d'un enfant ». Ces discours me transportaient de joie ; je ne désirais plus être femme, car je trouvais, cette passion terrible bien plus savoureuse et plaisante, supérieure à ce que peut offrir l'amour connu, qui d'ailleurs ne m'attirait nullement. Je m'affectionnai tellement à ce beau jeune homme que j'arrivai à l'aimer plus que tout au monde et je n'eus de pensées que pour lui. Je voulus le voir beau et bien mis ; je lui fis faire un nouvel et élégant uniforme à mes frais et voulus le voir joli, parfumé et bien mis. L'argent ne me faisait pas défaut et je le dépensais, à pleines mains et sans regret, pour lui. D'abord, il ne voulait rien accepter de moi, mais bientôt je le forçais à prendre ce que je donnais. Il ne demandait jamais rien, mais je connaissais ce dont il avait besoin et savais prévenir tous ses désirs. Je voulais qu'il mangeât avec nous, mais il ne voulut pas pour ne pas gêner mes compagnons et pour que quelque malin ne soupçonnât pas notre trop ardente amitié. Je me détachai le plus que je pus de mes compagnons, en trouvant force prétextes pour m'absenter et ne pas prendre part à leurs amuse-

ments. Je m'isolais d'eux complètement tandis qu'ils allaient à la promenade ou au théâtre ; je m'enfermais dans la chambre meublée que j'avais louée en ville et où mon ami venait me rejoindre le dimanche et les jours de fête surtout. Là, c'étaient des débauches de dîners fins et de jolis soupers en tête à tête ; et presque tous finissaient de la même manière.

L'idée de mon ami me tenait sans cesse et ne me quittait jamais ; je lui aurais tout sacrifié, et pourtant nous ne prenions plaisir l'un de l'autre que de la façon la plus innocente, c'est-à-dire la moins criminelle.

Il n'était pas habitué aux doux parfums, aux eaux parfumées où je me plongeais, et, tout en étant de la plus grande propreté, il ne se connaissait pas en raffinements de cette sorte qui le charmaient néanmoins. Selon la mode, je portais des chemises de nuit de soie à cordons, qui sentaient bon et étaient si douces au toucher. La forte nourriture et les bons vins dont je le nourrissais agissaient aussi puissamment sur cette nature qui ne se connaissait pas en vie raffinée et douce, mais qui en sentait toute la volupté.

Quand il rentrait, j'étais presque toujours au lit ; il m'a embrassée en disant : « Mon Dieu, que tu étais charmant ! Mais qu'importe ? Tu es ma femme de toute façon ! Et dans la chambre obscure il y avait des chuchotements et des caresses constantes, des baisers chauds dans le

grand lit où il y avait un drap blanc et fin que j'avais apporté de la maison de mon père. C'était très différent du lin grossier des soldats.

*Nous prenions beaucoup de plaisir lorsque, le dimanche et en semaine, nous nous baignions ensemble dans les bains chauds de cette ville agréable. Dans la même pièce il y avait deux bains dont l'eau sentait le lilas ; nous sautions souvent dans les mêmes baquets et restions longtemps dans l'eau chaude.*¹⁶

Mon ami s'était si bien habitué à moi qu'il ne pouvait se passer de moi pas plus que moi de lui. Il n'avait jamais été aussi aimé et n'avait pas goûté tous les plaisirs que je lui offrais ensemble. Nous faisions même des excursions en cabriolet dans les environs de la ville, il conduisait à travers les champs illuminés par la lune, et nous goûtions un bonheur parfait.

Il voulait aussi me montrer son amitié pour moi et me témoigner, qu'il pensait à

moi autant qu'à lui-même. Un jour, dans une de nos promenades de régiment, il sauta un énorme fossé pour me donner une grappe de raisin que je désirais ; enfin, jamais de vrais amants, n'ont été si heureux et n'ont eu au cœur une passion plus grande que la nôtre. L'horrible et maudite ardeur qui me brûlait, depuis ma première enfance, avait enfin trouvé sa voie et pris son essor et avait, entraîné avec elle un être bien innocent de ses fautes, et que seule ; une maudite passion avait mordu et empoisonné. Je me suis souvent reproché d'avoir rendu coupable de tels écarts et d'avoir démoralisé par mon exemple et par mon influence un jeune homme qui ne soupçonnait peut-être pas de telles abominables passions. Pourtant alors je ne pensais à rien, et ne trouvais dans ma conduite rien de répréhensible. Ce n'est que plus tard que le remords m'a saisi et que j'ai amèrement regretté ma faute et la sienne.

Le temps de notre année de service militaire touchait presque à son terme, et — chose qu'une année auparavant j'aurais cru impossible — je voyais approcher mon départ avec une véritable terreur. L'idée de devoir me séparer pour longtemps, sinon pour toujours, de mon ami, m'était insupportable, et souvent la nuit nous en pleurions ensemble. Il avait encore à faire plusieurs années et voyait avec douleur arriver le moment de rester seul et isolé, là où il avait eu un ami si passionnément attaché à lui. Je ne vous di-

rai pas tout ce que nous souffrîmes alors et les jours qui précédèrent notre départ. J'avais fort négligé mes camarades dans ces derniers temps et, quoiqu'ils ne se doutassent de rien, ils se voyaient avec déplaisir préférer un jeune homme qu'ils ne considéraient pas comme de notre rang.

Enfin le jour terrible arriva ; nos adieux se firent dans notre chambre où tant de belles heures s'étaient passées, et je retardais mon départ pour pouvoir jouir une dernière fois de mon cher et aimé ami. Je lui laissai tout ce que je possédais en argent et lui donnai plusieurs souvenirs, en lui recommandant de m'écrire le plus souvent possible. Il me le promit et je partis enfin.

Au retour à la maison paternelle, j'éprouvai un vide affreux, et les habitudes de famille me semblèrent insupportables. Tout le monde me fit le plus chaleureux accueil et je fus dorloté de la façon la plus tendre. Mes nerfs étaient comme brisés et une insurmontable mélancolie me tenait invinciblement courbé. J'eus des crises et des fièvres nerveuses tellement fortes que l'on me conseilla de changer de climat pour quelque temps et de me rendre dans le midi de l'Italie. Tout fut inutile, et ma seule consolation était dans les lettres que je recevais de temps en temps.

Pourtant, à la fin du troisième mois, je revins complètement à la santé et commençais à m'occuper de nouveau de peinture et

¹⁶ *Quum domum veniebat, fere semper in lecto eram ; me osculabatur dicens : « Deus, quam lepida mulier esses ! Sed, quid refert ? Tu es nihilominus uxorcula mea ! » Et in cubiculo obscuro fiebant susurri et pérennes blanditiæ, oscula fervida in magno cubili in quo erat linum album et tenue quod e domo patris attuleram. Mullum dissimile erat lino pullo et aspero militum.*

Maximam autem capiebamur voluptatem quum, die dominica feriisque, calida simul lavabamur in balneis hujus amænæ urbis. In eodem cubiculo erant duo solia quorum aquam odorabamus aqua syringæ ; sæpe in idem solium sahebamus diuque in aqua calida complexi morabamur.

de littérature qui m'intéressaient beaucoup. L'image de mon ami s'effaça bientôt et perdit tout son charme et sa vivacité. Il m'écrivait encore quelquefois, mais je ne répondais qu'à de longs intervalles et des lettres de plus en plus froides. Il cessa bientôt de m'écrire, et je n'en fus pas trop fâché. Six mois après mon départ, son régiment ayant changé de garnison, il fut tué d'un coup de pistolet par un de ses compagnons ivres qui avait eu une querelle avec lui au sujet de leur service. Il mourut tout de suite sur la route bordée de sapins qui s'étend de la ville à la forteresse. Son meurtrier fut condamné aux galères à perpétuité. Je n'ai pas regretté la mort que j'ai apprise par les journaux et dont les détails m'ont été donnés par un sous-officier que j'ai rencontré depuis. L'amitié trop ardente que j'avais eue pour lui s'était consumée elle-même et il n'en restait pas même les cendres. Je n'aurais eu aucun plaisir à le revoir et j'aurais eu honte pour lui et pour moi. La terre gardera ce secret et seules ces pages vous le feront connaître. Je n'ai dit que la pure et simple vérité, libre à vous de n'y pas croire ; le dénouement vous paraîtra romanesque, il est pourtant bien réel.

Je vis toujours solitaire, vierge, et n'ayant aucun goût à la vie dont je n'ai aucune jouissance. Le désir de l'homme me poursuit encore, mais, n'ayant plus l'occasion de faiblir, je ne retomberai presque sûre-

ment plus dans l'horrible erreur de mes sens. Je n'aurai pas de famille, ni jamais d'enfants. Tout le monde est surpris de me voir triste et morne à mon âge, avec ma figure, dans ma position. Si vous me connaissiez, partageriez-vous, Monsieur, cette surprise ? Je ne le crois pas. Tous se tourmentent pour savoir la cause de ma tristesse, de ma désolation. Je me suis presque retiré du monde et je vis, au grand étonnement de tous, dans une solitude presque complète. Ma santé s'affaiblit beaucoup, ce que je constate avec plaisir, car, quoique je craigne la mort, je voudrais être déjà mort. Pardon, Monsieur, de ces pages si horriblement écrites, mais je ne les relis même pas, car, si je le faisais, je ne les enverrais pas. Une si terrible maladie de l'âme ne méritait-elle pas d'être décrite ou du moins connue par le plus grand compilateur de documents humains de notre temps ? Je ne sais pas si vous pouvez faire quelque chose de la terrible passion que je vous ai confessée ; en tout cas, je suis content de vous l'avoir fait connaître. Si, dans les sublimes descriptions des misères humaines, la misère qui m'afflige peut trouver quelque place, de grâce, Monsieur, ne me rendez pas trop odieux. Je vis avec la mort dans l'âme et n'ai plus aucune joie à attendre ici-bas. Je me sens coupable et frappé par une fatalité affreuse à laquelle je ne puis échapper. Ne suis-je donc pas assez puni ?

Voilà cinq heures que j'écris, et de fatigue la plume me tombe de la main ; si j'ai pu vous aider par ces pages à quelque chose, je ne regretterai pas le temps que j'ai employé à vous écrire, si ce n'est l'affreux motif qui m'a mis la plume à la main.

Post-scriptum.

— Deuxième document.

IV. — Nouvelles confessions.

Je viens de relire, ce matin, les pages terminées hier au soir. Je n'ai fait du reste que les parcourir ; j'ai été tenté de les jeter au feu ; je ne l'ai pas fait, sûr que je l'aurais regretté après : ces pages peuvent avoir quelque intérêt pour vous.

Pour cette même raison, je vais remplir une lacune que j'ai volontairement laissée, par fausse honte, mais qui n'échapperait certainement pas à votre œil clairvoyant. Puisque j'ai confessé tant d'horreurs, je puis bien en confesser d'autres et me montrer au complet.

J'aurais voulu m'épargner ce récit assez sale, mais vous ne comprendriez, certainement pas comment un jeune homme de dix-neuf ans, aussi complètement vierge, ait pu corrompre aussi aisément un homme de vingt-cinq qui connaissait déjà plusieurs femmes ; chose qui m'était et m'est encore absolument incon nue et que je ne désire pas connaître.

Quoique profondément corrompu au moral et ayant rêvé, depuis le plus jeune âge,

les dépravations les plus raffinées, je ne perdis ce que l'on pourrait appeler mon innocence qu'à l'âge de seize ans. Jusque-là, je m'étais contenté de débauches imaginaires et de plaisirs solitaires.

Mon premier précepteur fut un ami de la maison qui avait été ami de jeunesse de mon père. C'était un ex-capitaine de cavalerie piémontais, ayant fait toutes les guerres d'Italie où — disait-on — il avait rudement sabré les Autrichiens.

Il passait pour un parfait débauché, et l'on se disait à l'oreille qu'il avait longtemps vécu avec un jeune homme, qu'il avait aidé à manger les trois quarts de son héritage. Ce capitaine vivait de sa retraite et des nombreuses affaires en chevaux qu'il faisait.

Il avait beaucoup voyagé et avait été longtemps en Hongrie. Quoique de basse extraction, il fréquentait les meilleures maisons. Les dames ne pouvaient le souffrir à cause du peu d'égards qu'il avait pour elles dans ses gestes et dans ses discours ; les hommes, ceux du sport surtout, le recevaient à bras ouverts.

Il venait quelquefois nous trouver mais ne faisait au commencement aucune attention à moi. Je me sentais pourtant alors attiré vers lui et lui témoignais beaucoup de sympathie. C'était un homme basané et d'une énorme hauteur, d'une charpente qui paraissait indestructible et où saillaient seulement des muscles d'acier qui tenaient lieu de chair qui semblait ne

pas exister. C'était pour moi le type de l'ancien baron tout bardé de fer, et je ne l'ai jamais vu sans penser à l'un des personnages d'*Ivanhoe*¹⁷. Sa tête était superbe, maigre, brune comme celle d'un mulâtre, avec un grand nez courbé, penché légèrement à gauche ; ses yeux noirs et enfoncés brillaient d'un éclat extraordinaire, ses longues moustaches noires laissaient voir une bouche contournée, railleuse, aux grosses lèvres brunes et à dents fortes et blanches. La tête énorme était presque entièrement dépouillée et couverte, seulement derrière et de côté, par une espèce de duvet noir et hérissé. Ses mains étaient en harmonie avec sa personne, la voix était rude et profonde, toute la personne athlétique, la force tout à fait herculéenne. De ses deux mains il brisait un fer à cheval. Il avait une façon de regarder les gens qui vous faisait baisser les yeux, et il ne ménageait personne.

Avec moi il se permettait les plus grandes privautés, me chatouillait le menton, et, quand il me rencontrait dans le corridor ou que je l'accompagnais à la porte, il me pinçait ou me caressait longuement, même en présence de mon père qui n'y voyait mal.

Comme je vous l'ai déjà dit, je ne connaissais alors rien que par ouï-dire. Je frémisais du désir de connaître enfin quelque chose par moi-même et mon sang était en mouvement quand

cet homme-là me touchait. Un jour, en parlant à mon père des blessures qu'il avait reçues à la guerre, il voulut nous montrer une cicatrice qu'il avait à la cuisse et dont il s'était vengé en fendant le crâne au soldat allemand qui la lui avait faite. Il déboutonna son pantalon et, à ma grande joie, nous montra une cuisse énorme, bronzée et luisante, pleine de poils noirs et durs, traversée par une large balafre rose qui me sembla bien jolie au milieu de la sombre chair et des poils qui lui faisaient comme un brun contour.

*J'ai essayé de voir ce qui était sous sa chemise, mais je n'ai vu que des poils épais et noirs, ce qui m'a beaucoup dérangé.*¹⁸ Je n'avais pourtant aucune affection pour cet homme, mais il me semblait si mâle que je désirais vivement être à lui, ne fût-ce que pour quelques instants. Lorsqu'il me regarda depuis ce jour-là j'en fus toujours très ému ; je rougissais, et, lorsqu'il me touchait, je frissonnais de plaisir. Aujourd'hui encore, en écrivant ces lignes, je sens renaître ce sentiment que je voudrais étouffer et je sens que, s'il était là en ce moment, je m'abandonnerai à lui. En homme habitué à ces sortes d'aventures, il comprit quel parti il pourrait tirer de ma belle jeunesse et de mon charme de jeune fille déguisée en garçon. Il m'invita à venir voir des

¹⁷ Roman de Walter Scott, publié en 1819.

¹⁸ *Videre tentavi quod sub camisia tegebat, sed nihil vidi nisi vepres densos et nigros qui me vehementer commoverunt.*

chevaux qui étaient dans son écurie et qui, je crois, devaient partir pour je ne sais quel pays. J'y allai tout rempli du désir d'une aventure où je pourrais enfin apprendre quelque chose et me livrer mon goût qui, jamais encore satisfait, avait pris des proportions énormes et ne me laissait aucun repos. Après la visite aux chevaux, que j'admirais beaucoup tout en n'y comprenant rien, il me fit monter à son appartement qui se composait d'un salon sur le palier, d'une chambre à coucher et d'un cabinet de toilette. Son groom faisait son service et une vieille portière¹⁹ l'aidait.

En entrant dans cette chambre meublée, toute enfumée, sentant le cigare et l'écurie, et où tout traînait, j'étais comme hébété, et le désir m'avait donné de si violentes palpitations que je suffoquais presque et me sentais les extrémités gelées. J'ai encore souvent ce sentiment délicieux et cruel à la fois.

Il me fit asseoir sur son sofa à côté de lui, me caressant, riant d'un air forcé et me regardant avec des yeux si drôles que j'avais peur tout en étant charmé. Je ne savais que dire, j'avais honte et j'étais rouge comme une pivoine. Il me serrait les mains et, me prenant sur ses genoux, il commença à me baiser sur l'oreille, tout en chuchotant des choses si bas que je ne l'entendais pas. Nous étions tous deux silencieux, je me tenais immobile sur ses ge-

noux, tandis qu'il continuait à me baiser la tête, les joues et le cou. Je me sentais mourir de plaisir, car jamais je n'avais éprouvé une telle volupté. Il se leva enfin en me disant : « Veux-tu, veux-tu ? », d'une voix enrouée qui me fit presque peur. Je ne répondis pas, tant j'étais troublé.

Il se leva brusquement, alla fermer la porte à clef, ferma presque aussi les volets de la fenêtre, puis il revint vers moi qui haletais de désir, de honte et de peur. Il me déshabilla en un clin d'œil, tout en parcourant de ses mains tout mon corps, ôta jusqu'à mes bas et mes souliers, rejeta la chemise et me porta comme un petit enfant dans son lit. En un clin d'œil, il fut complètement nu, lui aussi, et couché tout près de moi, qui étais comme dans un songe et n'étais plus conscient de mes actes et pensées.

Il s'est effondré sur moi, haletant et gémissant très violemment, me prenant dans ses bras à me couper le souffle. Il a commencé à s'agiter. Il avait un énorme sexe qui m'a troublé le plus délicieusement. En attendant il a sucé mes oreilles, puis sa langue dans ma bouche il glissa sur tout mon corps avec ses mains. De mots cassés les plus doux et les plus fous, il éjacula. Il cessa de bouger, mais beugla comme un taureau. Entre-temps, j'avais envoyé un long jet, et pendant longtemps nous nous sommes léchés, comme paralysés et vraiment collés

*ensemble ; nous avons eu du mal à nous séparer.*²⁰

Je n'avais plus aucune honte en ce moment et lui-même semblait pleinement heureux. Il poussait de longs soupirs de plaisir et de satisfaction. Après nous être levés et habillés soigneusement, je me regardai dans le miroir. Je fus frappé de l'étrange et presque effrayante beauté que j'avais en ce moment. Mon visage était empourpré, mes lèvres rouges comme du sang, mes yeux brillaient de tout leur plus bel éclat. J'étais fier de moi-même, du plaisir que j'avais donné et de celui que j'avais reçu. J'éprouvais pour le capitaine presque de la reconnaissance, et me considérais comme appartenant exclusivement à lui. Il me fit promettre de venir le voir souvent, ce que je fis de tout mon cœur. Je n'avais jamais eu de jours plus brillants et plus heureux, et il me semblait que je ne commençais à vivre que depuis ce jour-là.

Depuis ce temps je lui ai souvent rendu visite ; nous

²⁰ *Super me procubuit ille anhelans et valde gemens, in brachiis ila vehementer me compressit ut spiritum meum ntercluderet, atque super meum corpus se agitare cœpit. Ingens inguen habebat quod, super me motum, me jucundissime titillabat. Interea aures sugebat, linguam suam in os meum immittebat et totum corpus meum manibus palpabat. Voce fracta verba dulcissima et insanissima dicebat. Quum semen emisit, me inundavit, nec se movere desinebat, sed velut taurus mugiebat. Interea semen miseram copiosum, diuque hæsimus quasi exanimati et vere conglutinati ; reipsa laboravimus ut disjungeremur.*

¹⁹ Femme dont la profession est de garder une porte d'entrée.

*avons déjeuné ensemble au café, puis nous sommes restés dans la chambre pendant de nombreuses heures. Cet homme était vraiment un satyre, et je ne crois pas qu'il y ait eu un Romain, même dans les républiques les plus reculées de l'époque romaine, qui ait connu ou trouvé une telle habileté dans la luxure. Car il a dit que tout doit contribuer au plaisir, et il a fait ce qu'il a dit. Il a imaginé de nouveaux endroits que le lit, des mouvements alternés, et en nombre réduit, de sauts et de rebondissements insolites. Je ne peux pas dire ce qu'il m'a appris.*²¹

Lorsqu'il m'eut fait connaître tout son répertoire, il me dit un jour : « Maintenant, il faut que tu sois complètement à moi et que je te possède tout à fait ». Je ne demandais pas mieux ; ma nature m'y poussait, et je haletais de connaître de nouvelles et secrètes voluptés. Je compris bientôt ce qu'il voulait, et cette manière me sembla toute naturelle et je ne m'y refusais pas. Il ne s'attendait pas à un abandon aussi complet de ma part et fit éclater sa joie. Il me dit que j'étais

son trésor, qu'il m'aimait beaucoup, et qu'il me donnerait le plus grand plaisir que j'aurais jamais connu.

*J'avais l'air presque terrifié, une énorme bite distendue et très dressée qui était ointe d'huile. Je ne pensais pas que cette chose pouvait être introduite dans mon corps si doux et délicat. Il m'a aussi oint d'huile, et j'en ai souffert, quoiqu'irrité par mon humeur, suspendu à la fois par l'attente et la convoitise. Il m'a placé dans un lit, comme d'habitude, puis a placé mes jambes sur ses épaules afin qu'il puisse me prendre avec son sexe. En même temps, il saisit mes épaules et me donna le premier coup. J'éprouvai une douleur si vive que je l'enlevai d'un coup violent, et bien qu'il s'efforçât de me maintenir immobile, je me dégageai enfin de lui et bondis hors de son lit, refusant de recommencer.*²²

Il grinça des dents, me traita fort mal, me pria, mais je fus inexorable. Comme je vous le confesse, ce fut la

douleur matérielle qui me retint de l'acte violent et aucunement la honte ni aucun autre sentiment. Je ne faisais que céder à ma nature qui a voulu que je fusse ainsi.

Il dut se contenter des privautés qu'il avait déjà prises avec moi, car je ne voulus jamais le satisfaire de la façon que j'avais trouvée si douloureuse et à laquelle je préférais les voluptés plus délicates et qui ne laissent pas de traces. J'ai voulu tenter depuis cette façon d'aimer avec mon ami, mais cette fois aussi la douleur fut trop forte et je dus y renoncer, quoique cette fois à regret.

Mais j'aimais beaucoup ce centurion qui, en effet, se sentait très mâle quand il me considérait si délicat et charmant. Il m'a souvent demandé avec des larmes de satisfaire son désir dans chaque partie, mais je n'en ai jamais voulu. Mais il me prenait le plus grand plaisir et disait qu'il me préférerait souvent aux plus belles vierges. Quand il me serrait dans ses bras, il avait l'habitude d'embrasser, de sucer et de mordre ma chair. Un certain jour, alors qu'il émettait du sperme, il me mordit si violemment l'épaule qu'il en resta une trace pendant quelques jours. Je ne l'ai jamais autant aimé qu'à une telle époque.

Je ne pense pas qu'un homme puisse exister dans une race aussi robuste ; je l'ai souvent admiré pour sa forte nudité. Il avait, comme il l'a encore, sa chair d'une couleur d'airain ; il y a

²¹ *Ex hoc tempore eum saepe adivi ; una prandebamus in thermopolio, deinde multas horas in cubiculo inclusi morabamur. Vere satyrus erat ille vir, nec credo Romanum ullum fuisse, etiam in extremis reipublicae romanae temporibus, qui cognoverit vel inveniit in libidine talem solertiam. Dicebat enim omnia membra ad voluptatem conferre oportere, et quod dicebat, faciebat. Situs novos excogitabat, motus alternos et in numerum redactos, saltus et intortiones insolitos. Non queam dicere quidquid me docuerit.*

²² *Inspiciebam tamen fere territus inguen ingens distentum valdeque erectum, quod oleo (cold-cream) ungebat. Nec putabam hanc rem enormem in meum corpus tam molle et delicatum introduci posse. Me quoque oleo unxit, et hoc patiebar quamvis animi angerem, expectatione simul ac cupiditate suspensus. In cubile me collocavit ex consuetudine, tum crura mea in humeris suis ita imposuit ut corpus meum inguine attingeret ; simul humeros meos arripuit et primum ictum impulit. Dolorem tam acrem percepi ut ictu vehementi eum removi, et quamvis valde conaretur immotum me tenere, ab eo tandem me liberavi et e cubili desilui, negans me rursus hoc incepturum.*

*trois ou quatre cicatrices de ses blessures. Il a la force d'Hercule, bien qu'il ait cinquante-deux ou trois ans (ce qu'il n'admet pas), car il dit qu'il a quarante-huit ans, ce qui est faux. Sa virilité est la plus grande. Quand il lâche sa semence, on peut croire qu'il déborde, et à ce moment-là il est touché d'un tel plaisir qu'il tremble et meugle comme un lion. Son sexe n'a jamais besoin d'être préparé, il est toujours prêt où il veut.*²³

Je fus très jaloux de lui, mais pas autant que de

²³ — *Ceterum centurionem illum valde amabam, qui quidem se sentiebat maxime masculum quum me contempleret tam delicatum et venustulum. Sæpe me rogavit lacrimans ut omni ex parte libidinem suam explerem, sed nunquam volui. Ille autem maximam voluptatem ex me capiebat dixitque sæp pulcherrimis virginibus me præferre. Quum in brachiis me complectebatur, basiabat, sugebat, carnem meam morsicabat. Die quodam, quum semen emitteret, humerum tam violenter momordit ut nonnullos dies vestigium superfuerit. Nunquum eum tam vehementer dilexi quam in tali tempore.*

Non puto hominem existere posse genere tam robusto ; illum sæpe mirabar in valida nuditate. Habebat, quod adhuc habet, caro ejus colorem æris infuscati ; cicatrices vulnerum tres vel quatuor præbet. Herculis robur possidet quanquam quinquaginta duo vel tres annos natus (quod non fateatur), dicit enim se quadraginta octo annos nulum esse, quod falsum est. Virilitas ei est maxima ; narravit mihi, ubi primum adolevit, ter vel quater quotidie coïsse, nunc vero semel coit fere quotidie. Quum semene mittit, credas inmundari, tantaque voluptate eo tempore afficitur ut fremat mugiatque tanquam leo. Nunquam illi opus est præparari, paratus est semper ubi vult.

l'autre qui était bien plus charmant et avait bien plus de grâce et de jeunesse.

*C'était mon professeur, et si j'avais eu de telles choses à apprendre des autres, je ne pouvais pas me plaindre. Son départ, et après quelques mois, un désir nouveau et plus doux m'a éloigné de lui, pourtant je l'ai souvent vu, et bien qu'il soit maintenant très loin, j'espère le revoir souvent.*²⁴

J'eus ensuite une aventure avec un jeune Espagnol qui fit pour moi ce que j'avais fait pour les autres. Il me suivait partout pendant longtemps, restait de longues heures sous mon balcon, et se promenait le long du rivage lorsque j'y étais. Je fis sa connaissance et il me montra la plus passionnée amitié. Je le fis venir quelquefois chez moi, mais il avait le même caractère que moi-même, était très timide, et moi, habitué à des mâles puissants, je le pris vite en aversion. Je lui ai donné son congé d'une façon fort peu honnête et ne l'ai pas revu depuis. Je crois qu'il est retourné en Espagne avec sa famille.

Un jour, à la ville, un homme me suivit ; mon capitaine était en voyage, l'espagnol m'ennuyait, et j'avais besoin de distractions. Nous nous entendîmes bien vite. Je lui donnai rendez-vous dans

l'appartement du capitaine dont j'avais la clef. Je fus dégoûté de cet homme qui avait le même vice que votre Baptiste. Il était froid et gluant ; un blond aigre et antipathique ; je n'en pus rien faire tant j'étais dégoûté, et il s'en alla bien vite comme il était venu. Je ne l'ai jamais vu depuis.

Voici, Monsieur, la confession que je voulais vous faire ; elle est terminée. Peut-être me plaindrez-vous, le don des grands esprits étant de connaître et comprendre le bien et le mal. Au milieu du monde où je vis et où je passe isolé par mes pensées mêmes, je sens une profonde tristesse et un profond dégoût. Je ne sors de cette torpeur que les seuls instants où je puis m'abandonner à une folle passion, et ces instants sont rares, car je ne veux plus mettre de personnes à part de mon triste secret. Les dames me cajolent beaucoup ; plus d'une m'a fait des avances très galantes, que j'ai toujours repoussées en souriant, mais avec un véritable désespoir et avec de grands regrets. Je me plais beaucoup dans la société des dames, qui font véritablement pour moi ce que les dames de *La curée* font pour votre Maxime auquel je ressemble un peu ; mais, plus malheureux que lui, ma nature m'empêche l'amour et ne me laisse que la froide débauche qui, elle aussi, finit par me devenir odieuse.

On me plaisante souvent sur ma mélancolie et sur ma

²⁴ *Is fuit præceptor meus, et si talem habuissem in ceteris ediscendis, non equidem queri possem. Abitus et post aliquot menses nova et dulcior cupido ab eo me dimoverunt, eum tamen sæpe revisi, et quanquam nunc multum abest, eum spero iterum et sæpe me visurum esse.*

pose à la Werther²⁵, mais, si on lisait dans mon cœur, on me plaindrait ou on rirait peut-être. Comme je vous l'ai déjà dit, je n'ai aucun espoir ici-bas et toutes les joies des autres me semblent une insulte à mon adresse. Je devrais rester toujours ce que je suis : un être joli, mignon, parfumé, irréprochablement élégant, frivole et secrètement débauché ; je dis secrètement, car personne ne se doute de ce que je suis et de ce que je fais. Quand je dis personne, cela s'entend que je fais exception pour les trois ou quatre personnes qui m'ont véritablement connu. Mais, comme ils ont partagé mes faiblesses et mes hontes, je n'ai pas à rougir devant eux, ou du moins nous rougirions ensemble.

Et pourquoi aurais-je donc honte de ce que j'ai fait ? N'est-ce pas la Nature qui a fait la première faute et me condamne à une stérilité éternelle ?

J'aurais pu être une femme adorable et adorée, une mère et épouse irréprochable, et je ne suis qu'un être incomplet, monstrueux, désirant seulement ce qui ne lui serait pas permis et à son tour désiré par celles qu'il ne peut regarder que comme des amies et non pas comme des maîtresses. Connaissez-vous supplice plus douloureux, et nos torts ne sont-ils pas excusables ? Je suis sûr, Monsieur, que vous conserverez cette confession comme un des do-

cuments humains les moins compulsés et que vous me saurez gré de vous l'avoir adressée.

Je vous dirai encore ce qui pourra vous intéresser sur mon entourage et le théâtre où je vis²⁶

.....
.....
.....
.....

et, n'était la dot de ma mère et d'heureuses spéculations, nous serions de bien tristes représentants de la noblesse. Le mariage de mon père vous expliquera du reste notre déchéance et la source de notre opulence.

Mes frères sont tous établis et ont une belle famille. Je prie toujours Dieu qu'aucun des enfants ne me ressemble ni au physique ni au moral.

Je sens qu'en vieillissant je tomberai dans la dévotion qui m'offrira la seule consolation possible, mais le souhait le plus ardent que je forme est celui de ne pas vieillir et de m'en aller dans toute la fleur de ma jeunesse et de ma beauté. Si je vieillissais, je me mépriserais et me haïrais trop.

Je n'ai rien à ajouter à ces pages déjà si longues ; je crains de vous avoir horriblement ennuyé, si toutefois vous avez eu le courage d'arriver jusqu'ici.

²⁶ Je passe ici certains détails trop caractéristiques et qui permettraient peut-être aux indiscrets de découvrir l'identité de l'auteur de cette confession. Qu'il me suffise de dire, pour résumer les renseignements qu'il donne sur sa famille, que cette famille est, du côté paternel, de très bonne et très haute noblesse. NdA

N'importerai un peu déchargé mon âme et j'ai écrit avec une sorte de volupté rétrospective les scènes abominables et ardentes dont j'ai été l'acteur.

Inutile de vous assurer que tout dans mon récit est vrai ; je n'aurais eu aucun sujet de mentir, et vous-même reconnaîtrez peut-être la véracité de tout ce que je vous écris. Je me suis, il me semble, traité bien durement, et ne me suis pas flatté, ni au physique ni au moral.

Pardonnez l'affreux gri-bouillage, mais j'ai écrit le cœur ouvert, comme si je me confessais à un médecin ou à un ami, et n'ai pu regarder à la forme et à l'orthographe.

Voici, Monsieur, ce qu'avait à vous dire, un de vos plus passionnés admirateurs.

post scriptum : Savez-vous, Monsieur, ce qui m'a poussé à vous écrire ici, où je suis pour le Jubilé du S. P.²⁷ ? — C'est la rage et l'envie que j'ai éprouvées en revoyant un jeune homme de la plus parfaite et auguste beauté, pour lequel j'ai eu jadis la plus idéale passion et auquel je n'ai jamais parlé et ne parlerai jamais. Je l'aime tant que je le hais et voudrais le savoir mort, pour qu'il ne fût jamais à personne. Avez-vous jamais soupçonné martyr pareil ?

²⁵ Allusion au roman de Johann Wolfgang von Goethe, "Les souffrances du jeune Werther", publié en 1774.

²⁷ Jubilé sacerdotal du Pape ("Saint Père") Léon XIII en 1888.

V. — Troisième document.

Monsieur,

J'espère que vous avez reçu le paquet de feuilles si affreusement écrites que je vous ai envoyées. Je les ai écrites avec plaisir, sûr que, dans vos profondes études sur l'humanité, ses maladies et ses malheurs, une telle confession ne pourrait que vous plaire.

Je vous ai écrit pendant une ennuyeuse et triste journée, tandis qu'il pleuvait à verse et que les teintes mélancoliques s'étendaient sur toutes choses. La dernière partie de cette confession fut écrite le lendemain matin, tandis qu'une affreuse pluie fouettait ma fenêtre, dans une banale et triste chambre meublée.

Ce que j'ai écrit s'est étrangement ressenti de mon humeur et de la tristesse et de l'ennui qui m'entouraient. J'ai poussé trop en noir toutes les teintes et me suis montré ce que je suis peut-être, mais ce que certainement je ne suis pas toujours. Je suis ainsi, et j'ai cette mélancolie et cette tristesse — qui est devenue le fond de mon caractère — mais j'en sors souvent et ne me sens pas toujours si malheureux. Je vous écris ceci après un délicieux dîner, en nombreuse compagnie, où j'ai reçu force compliments et où les vins généreux et tout l'éclat d'une riche maison enchantaient le cœur et l'esprit. Je veux donc compléter l'étude de ma personne que je considère souvent favorisée de la nature, puisqu'elle a fait de moi un être que les

plus audacieux poètes n'ont pas su créer.

Homme et charmant par le corps, je possède l'esprit, le charme et tous les goûts des plus délicieuses femmes ; je puis donc triompher quelquefois par les dons réunis des deux sexes, si quelquefois je me tue, à force de regrets de n'être ni homme ni femme. Je me plais à me comparer aux ravissants héros de la mythologie et à me dire que Hyacinthe, Ganyède, et tant d'autres ravissantes créatures, ne différaient aucunement de moi et furent adorés des dieux les plus beaux et puissants.

J'ai de la répugnance — et la plus absolue — pour la femme, mais je considère les femmes comme mes semblables, et j'ai la plus vive amitié pour plusieurs d'entre elles, qui me gardent une tendre amitié, s'étonnant peut-être — sans se douter de leurs causes — de ma réserve et de mon innocence à leur égard.

Je suis en correspondance réglée avec plusieurs charmantes femmes, qui m'ont souvent confié leurs plus intimes sentiments, et auxquelles j'ai toujours plu par une conversation plus que licencieuse. Plusieurs ont feint de croire que je leur faisais la cour et m'ont fait des avances assez claires — j'ai tout de suite ressenti de la répugnance pour elles et je les ai tout de suite tenues à distance. Je feins toujours d'être amoureux d'une autre femme et je leur donne des détails sur des personnes imaginaires, et leur raconte toutes sortes de choses que

j'apprends des livres ou que je sais par quelques amis.

Une fois, une cousine mariée a demeuré chez nous pendant quelques jours. Elle couchait dans une chambre à côté de la mienne et une muraille seulement séparait nos deux lits, placées dans deux coins des chambres respectives.

Elle donnait, la nuit, des coups au mur de ma chambre, en riant et en plaisantant — car elle était très riieuse et jouait toujours à l'enfant gâté (elle est morte à présent de méningite). Je tremblais que l'idée ne lui vînt de m'appeler, et je feignis de m'endormir tout de suite, tout en prétextant du plus fort sommeil. Je crois que j'aurais pu dormir tout nu contre elle, sans que le plus petit désir m'effleurât.

Je puis avoir la plus grande sympathie pour les dames — je dis dames, car les autres ne me semblent que de grossières bêtes — mais je ne puis être que leur ami, et jamais autre chose, tandis que mes sens s'éveillent, et d'une façon terrible et puissante, quand je sens près de moi ou vois seulement un homme qui me plaise, de quelque condition sociale qu'il soit.

Il est vrai cependant que je préfère toujours les gens distingués et bien mis, surtout les militaires.

Hier, lorsque j'ai remis à la poste la longue lettre que je vous avais adressée, j'ai été frappé de la bonne mine de l'employé des postes ; les romains sont en vérité bien beaux ! Aujourd'hui, j'ai envoyé plusieurs lettres pour pouvoir retourner le

voir et me suis bien amusé à lui parler et à le regarder. C'est décidément un homme charmant.

J'ai pour les hommes une véritable passion ; et si j'étais femme, je sens que je serais terrible dans mes amours et mes jalousies !

Ne croyez pas que, par aimer, j'entende seulement faire ce que je vous ai écrit hier ; je pense qu'il y a une façon bien plus belle et plus noble d'aimer. Hélas je ne pourrai jamais l'éprouver, car un homme vraiment noble et charmant comme j'en connais, ne voudrait certainement pas de moi, et il faut que je me contente des hommes dépravés ; il est vrai que peut-être ils sont plus drôles et bien mieux que les autres. C'est là ma consolation.

Je voudrais pourtant pouvoir aimer quelqu'un d'une belle et noble passion.

Je comprends tous les sacrifices que l'on peut faire quand on aime véritablement, et je frémis de ne pouvoir connaître ce sentiment et surtout de ne pouvoir être aimé avec la passion du cœur et l'élan avec lequel je sens que je pourrais aimer.

Je crains bien à présent que l'amour du jeune militaire n'ait été que très bien calculé : un moyen de jouir de mon argent ; peut-être aussi ma personne lui a-t-elle été agréable, car je lui ai sans doute fait éprouver ce qu'il ne connaissait pas.

Je crains que cela ne soit vraiment tout et qu'il n'ait eu aucun autre sentiment pour moi.

Quant au capitaine, c'est débauché, que je garde parce que je n'ai rien de mieux maintenant, et auquel j'appartiens par l'habitude. Peut-être aussi l'aimé-je mieux que je ne le pense. Quand il part, cela me contrarie, et ces longues absences me sont fort désagréables, quoique je n'aie pas de véritable amour pour lui et que, jusqu'à présent, je ne l'aie éprouvé qu'une seule fois dans la vie et que, peut-être, je ne l'éprouverai plus avec une si violente explosion de sentiments tendres et délicats et avec une si affreuse jalousie.

Je pense que le capitaine m'aime véritablement ; il le dit, du moins. Mais j'ai plus d'une fois observé qu'il change bien après que la chose est consommée, et que les ardeurs et la passion qu'il me témoigne avant changent bien après qu'il a fait ce qu'il voulait. Cela n'était pas ainsi dans les premiers temps, et je crois bien qu'il ne considère que son plaisir et l'étrangeté de ma figure et de ma personne, tandis qu'il se soucie bien moins de moi-même, c'est-à-dire de mes sentiments et de mes affections ; d'ailleurs, il me fatigue beaucoup. *Bien qu'il soit fort, et peut-être parce qu'il est si fort et fort, il s'agite bien avant d'éjaculer. Et jusqu'à ce moment, bien que j'attende un peu, je reviens à la raison et je peux me considérer comme un homme impuissant à la luxure. Son visage me semble à la fois sauvage et vil, chose qui me plaisait autrefois, car j'ai servi sa*

*luxure, malgré le dégoût et presque la terreur. Je voudrais m'évader, mais quand j'y ai pris plaisir, il est raisonnable qu'il puisse en faire autant. Cela me fatigue beaucoup, et je reste allongé là avec un visage dur et complètement raide. A cette époque, je le détestais. Mais quand nous éjaculons ensemble, alors je ressens une vraie joie. C'est une grande douleur pour moi que dans mon corps je ne puisse pas recevoir sa semence. Je suis très affligé par ce désir, à ce moment-là je désire ardemment être une femme.*²⁸

Après ma résistance de la première fois et de plusieurs autres encore, il a presque renoncé à me posséder entièrement, comme il le voudrait et comme je le désire-

²⁸ Quamquam validus sit, et forsan quia tam validus et robustus est, diu se agitat priusquam semen emittit. Ego vero semen mox emitto, et, donec idem faciat, quamvis parum exspectem, ad sensum mei redeo et hominem considerare possum libidinis impotentem. Vultus ejus mihi tum videtur ferus et vilis, quæ res, antea mihi grata, ut libidinem implevi, fastidium et fere terrorem mihi affert. Fugere velim, sed, quum voluptatem cepi, æquum est illum idem facere posse. Hoc me multum defatigat, ibique jaceo vultu duro et omnino rigido atque ferreo. Illis temporibus eum invisum habeo. Sed, quum semen simul emittimus, tum vera lælitia afficior illisque diebus eum vehementer amo, ei corpus et animum committo, omni ope nitor ut placeam. Illud mihi magno dolori est quod in corpore meo non possum recipere semen ejus, in quo mihi videtur quasi summa ejus. Hoc desiderio vehementer affligor, eo tempore mulierem esse ardentissime cupio.

rais moi-même, sans la douleur atroce que j'ai ressentie à ces tentatives qui n'ont jamais abouti à rien, à cause de l'extrême délicatesse de mon corps.

Pour lui être agréable, je souffrirais bien un peu, mais quand je suis là — nous avons tenté trois ou quatre fois — je ne sens que la douleur, et, malgré ses efforts et ses prières ardentes, il faut bien que je refuse.

Vous serez peut-être surpris que je vous parle avec tant de passion d'un homme qui n'est plus jeune, bien qu'il vaille plusieurs jeunes gens mis ensemble. Je ne vous ai pas tant parlé de mon autre passion, qui fut bien plus forte. Le motif en est que l'autre n'est plus et que cela date de quatre années, tandis que je vis toujours dans le présent et que j'en jouis souvent encore ! Et puis, j'étais relativement plus retenu avec l'autre, parce que je l'aimais plus, et je n'ai jamais fait et ne suis pas descendu à lui faire ce que le capitaine m'a enseigné et fait exécuter, quelquefois avec des façons fort brutales, qui me charment en secret, et me rendent docile à tout ce qu'il veut. Je me sens bien petit à côté de lui !

Dans la confession que je vous ai écrite, et que je vous ai choisi pour entendre — à cause de mon admiration pour vous, et dans l'espoir que je puis être utile à quelque chose — je ne voulais pas vous parler de la débauche si délicieuse à laquelle je me livre avec cet homme ; j'avais décidé de ne vous parler que de celle

plus délicate que j'eus au régiment, mais, au milieu de mon élan, je n'ai pu résister à évoquer ces scènes délicieuses que je vois arriver avec un immense plaisir et désir, bien que souvent elles me laissent triste et ennuyé.

La seule personne qui ait eu peut-être un vrai amour pour moi fut le jeune espagnol avec qui j'ai joui peut-être une douzaine de fois et qui m'aimait jusqu'au délire, tandis que je n'étais que très froid pour lui. Je lui trouvais trop de similitudes avec moi-même.

Il était vierge comme moi — quoiqu'il ne voulut pas en convenir — ; on le devinait à tous ses discours, et l'homme l'attirait aussi puissamment. Il était délicat et pas beau, quoiqu'ayant de superbes yeux, d'un brun vert irisé, comme un marbre précieux.

Il m'a raconté un jour que, pendant qu'il me suivait sans me connaître — cela a duré plusieurs mois, — et n'ayant pas vu ma personne pendant quinze jours (j'étais alors à Palerme), il avait longtemps pleuré, me croyant malade ou mort. Il conservait aussi une feuille de laurier rose que j'avais cueillie, mordillée, et jetée à terre sans même y prendre garde. Il la conservait comme une relique et me l'a montrée mise en cadre, sous verre.

J'ai toujours ri de lui et secrètement il m'a été bien antipathique, quoique j'aie voulu le contenter quelquefois. J'ai depuis craint d'inspirer le même sentiment et cela m'a singulière-

ment mis en garde contre moi-même et la facilité que j'ai à m'enflammer à première vue.

Je suis aussi très retenu depuis, dans ma conduite dans le monde, envers mon amant, auquel je ne permets aucune plaisanterie et que je traite en être complètement indifférent. Je suis même ainsi dans nos tête-à-tête et nos discours, et je ne m'abandonne complètement que dans son appartement bien fermé et dans la demi-obscurité de la chambre.

Auparavant, je n'étais pas aussi retenu, mais l'habitude du monde m'a appris comment l'on devait se conduire dans ces situations drôles et exceptionnelles.

Quand on parle de lui, je me tais ou j'en dis du mal. On l'a dû souvent défendre de mes attaques. Le pis, c'est que je suis sincère dans mes appréciations, et le mal que j'en dis, je le pense. Je le traite quelquefois bien mal lui-même en paroles et ne crains pas, en présence des autres, de le contrarier dans tout ce qu'il dit. Pourtant, dès que nous sommes seuls et qu'il se montre le maître, je sens tomber mon outrecuidance — qui est bien artificielle — et je lui tombe dans les bras, bien heureux de le voir dans son excitation et dans son ardeur pour moi. C'est sans doute à cause de lui que je ne cherche pas d'autres distractions, et du reste l'habitude l'a rendu mon maître, et je ne désire que momentanément ceux qui me plaisent.

Je vous ai parlé hier, en dernier lieu, du désespoir et

de la rage éprouvés en revoyant le jeune homme dont la beauté m'a toujours frappé. Il est si beau que j'en suis tout ému, mais je le considère plus comme une œuvre d'art que comme un homme. J'envie bien la femme qui l'aura et jouira de lui, mais je voudrais l'avoir plutôt comme amant que comme mari ; il est trop parfait et doit devenir monotone. Cela n'empêche pas que je ne le vois jamais sans émotion et que je voudrais ardemment être aimé de lui, le tenir dans mes bras et qu'il fût amoureux de moi. Hélas ! Cela est impossible, et il faut que je me contente de ce que j'ai, ce qui n'est pas peu ; tout le monde n'est peut-être pas aussi heureux que moi. J'ai aimé passionnément et peut-être ai-je été corrompu par un jeune homme charmant dans son élégante virilité ; j'ai connu toutes les ardeurs de la jalousie et de la passion satisfaite, sinon complètement, du moins d'une façon satisfaisante ; je suis aimé d'un amour horrible et violent par un ancien guerrier dans toute la puissance de la virilité et près duquel beaucoup d'hommes semblent faibles et petits ; il m'abreuve de sa tendresse passionnée, et, si je n'étais pas un peu fatigué de lui, je serais absolument heureux dans mes désirs contentés. Je regrette et regretterai souvent la nature contrariée et de ne pouvoir jouir dans le corps et dans l'âme, mais enfin, je suis jeune, joli, charmant et riche et, si mon âme est monstrueuse, je me console en pensant que je

suis le produit vicieux et gracieux d'une civilisation raffinée et délicate.

Je veux vous parler un peu, du reste, de mon caractère actuel, ce qui peut-être vous intéressera aussi et vous donnera une idée complète de ma personnalité étrange. J'aime tout ce qui est beau, et presque rien — dans tous les genres — n'est assez beau à mes yeux, tant j'aime ce qui est exceptionnel, riche et élégant. J'ai fabriqué avec l'imagination des palais plus beaux que tous ceux qui existent, gorgés de chefs-d'œuvre choisis parmi tous les chefs-d'œuvre du monde entier. La vue d'une œuvre d'art, artificielle et réelle, m'a tenu des heures en extase, et j'en ai rêvé la nuit.

La beauté à mes yeux tient lieu de tout, et tous les vices, tous les crimes, me paraissent excusés par elle.

Un des personnages de Balzac qui m'avait le plus charmé est le beau Lucien²⁹ ; je m'imagine toujours que je lui ressemble, et ai pensé que l'amour du terrible Vautrin était d'une nature plus matérielle que ce que Balzac a peut-être avoué à lui-même.

Les fleurs me plaisent infiniment, les fleurs de serre et les plantes rares, coûteuses et monstrueuses ; surtout les roses et les grandes fleurs exotiques me charment, même en peinture. J'ai une véritable aversion pour les lys et pour toutes les fleurs des champs et celles qui croissent d'elles-mêmes en

liberté, sans besoin de culture.

Dans la famille humaine je n'aime et ne crois digne du nom d'homme, que les personnes distinguées, bien mises et élégantes. Les autres ne comptent pas pour moi. Je fais exception pour les artistes qui, grâce au raffinement de leur âme et à la beauté de leurs œuvres, peuvent se permettre une tenue un peu libre. Les autres gens ne comptent pas pour moi et je n'ai pour eux que de l'aversion. Je préfère de beaucoup un magnifique chien — un King-Charles, par exemple — à tous les ouvriers et paysans du monde. Ces derniers me sont odieux ; je fais exception pour quelques-uns des premiers, s'ils sont forts beaux et musculeux, ce qui arrive souvent.

Si j'avais été une belle dame, je crois que j'en aurais voulu tâter de quelques-uns — en les renvoyant après — cela s'entend.

Le mot femme n'éveille en moi que des idées de luxe, de voitures armoriées, de satin, de velours, des peaux blanches et parfumées, des mains parfaites et les mœurs les plus légères. Une femme qui va à pied me semble ravalée et déchue, et celles du peuple sont pour moi quelque chose d'horrible, même si elles sont belles au point de vue plastique.

Inutile de vous dire que — quoique indifférent à tout — je suis royaliste d'instinct : les rois et reines me semblent pétris autrement que le reste des hommes.

²⁹ Lucien de Rubempré est un personnage de *La Comédie humaine* d'Honoré de Balzac.

Catholique non convaincu, incrédule, j'aime les pompes de l'Église et suis fier de lui appartenir. J'aime les églises riches — celles des Jésuites surtout, avec leurs dorures et marbres polychromes — et j'aime les cérémonies religieuses et pompeuses qui font tressaillir en moi quelque chose d'inconnu et de mystérieux. J'ai la république en horreur et il me semble toujours — vous riez peut-être — la voir peuplée d'êtres dégueuillés et sales.

Je ne me plais que dans des appartements très riches et magnifiquement meublés, goût que mon père partage. Il a dépensé de vrais trésors en objets d'art et surtout en chinoiserie, en objets superbes et monstrueux du Japon. Les salles en enfilade dont la vue se perd à travers le velours et les glaces me charment. J'adore les serres et les chambres surchauffées où je me plais à rêver tout éveillé et à évoquer de mystérieuses et voluptueuses images. J'ai toujours été vain et un véritable frisson me prend quand je rentre dans la grille de notre jardin dans notre équipage et que les gens s'arrêtent pour regarder avant de passer outre.

J'aime à être admiré et suis fier de ma beauté que je cherche à rehausser le plus que je puis. Je me suis toujours trouvé de la ressemblance avec les bustes de Mme Dubarry : une Dubarry avec des cheveux coupés et habillée en garçon. Souvent on s'est récrié sur ma ressemblance avec une

femme, et si quelquefois cela m'a ennuyé, le plus souvent j'ai été flatté de ces regards curieux et surpris. Un soir, il y a nombre d'années, j'ai excité de la surprise au Skating à Paris³⁰. Plusieurs dames crurent à un travestissement et donnèrent des signes non équivoques de leur surprise. J'en fus charmé.

En peinture, je préfère les tableaux de genre à tout autre, surtout s'ils représentent des intérieurs modernes et riches. J'ai eu du reste un véritable fanatisme pour le grand Makart³¹ dont les œuvres sensuelles et troublantes m'enchantent. Mon tableau favori de cet artiste est la mort de Cléopâtre, scène que j'ai toujours admirée et enviée.

J'ai dans le caractère un fond de cruauté ; j'aime la souffrance d'autrui, surtout si c'est moi qui l'inflige. Dans mon enfance, je tourmentais volontiers les animaux ; j'y portais le plus grand raffinement et j'en éprouvais une souffrance aiguë qui me plaisait et me brûlait.

J'ai toujours été assez arrogant, et dans le temps où les affaires allaient mal, le luxe me faisait un défaut terrible. C'est pour moi un vrai besoin, et je ne pourrais vivre à moins.

Je hais ce qui est ordinaire, de tous les jours, et adore l'extraordinaire,

³⁰ Ce que l'on appelait "Skating rinks" (patin à roulettes), il y eut plusieurs lieux sélects à Paris, dont celui du Cirque des Champs-Élysées.

³¹ Hans Makart (1840-1884), peintre et décorateur austro-hongrois.

l'impossible, en toute chose.

Souvent, dans l'absence de mes parents, j'ai dormi tout le jour ; je faisais illuminer tout l'appartement et je veillais, buvais, mangeais la nuit, en robe de chambre grecque, après avoir pris des bains chauds et parfumés. Je peins fort joliment, surtout à l'aquarelle, et je travaille pour les albums de dames et leurs éventails.

Je suis rusé et perfide, et pourtant quelquefois d'une ingéniosité naïve. Tous ceux qui m'approchent m'adorent et personne n'a résisté à mon charme ; j'ai toujours pris les gens par les sentiments et j'ai toujours réussi à leur faire faire ce que je voulais, tandis que les autres, les prenant de front, n'en obtenaient rien. J'ai observé souvent que, pour des peccadilles et des faits identiques, mes camarades ou mes compagnons furent punis, tandis que j'ai échappé à tout châtiment, grâce à des airs innocents et mélancoliques que je prenais.

J'ai toujours tyrannisé ceux qui m'aimaient ; je plie tout de suite à me voir plus rude et autoritaire. Quoique faible et efféminé, je hais les faibles et n'aime que les forts, ceux qui luttent et réussissent. J'ai toujours regretté de ne pouvoir consoler les grands et puissants tombés ; je pense que, si j'avais été Marie-Louise, j'aurais suivi Napoléon à Sainte-Hélène. Peut-être n'aurais-je pas été de la même opinion si j'avais connu et aimé le beau

Neipperg³², malgré son œil de verre.

J'admire avec enthousiasme, je vous l'ai dit, tout ce qui est beau et délicat ; et, chose étrange, la laideur grandiose, rude et puissante, me plaît autant dans un homme que la beauté, et peut-être plus encore.

J'ai une intelligence très vive et éveillée, malgré tous mes écarts et mes faiblesses. Je comprends toute chose, en bien et en mal, et j'admire aussi bien l'un que l'autre, pourvu qu'il n'y ait rien de vulgaire.

Je n'ai jamais pu apprendre l'arithmétique au-delà des quatre règles et ne saurais faire une règle de trois, quoique j'aie eu longtemps un maître d'arithmétique. Je ne comprends rien non plus aux affaires de bourse, quoique j'en aie longtemps entendu parler en famille ; maintenant, grâce à Dieu, on n'en entend plus parler, car on n'en a plus besoin !

J'apprends une poésie qui me plaît en cinq minutes, dans le texte, toute longue qu'elle soit, et ne puis me loger deux lignes d'une prose antipathique, même si j'y emploie des heures. Je joue assez bien du piano, quoique je n'aie pas eu la patience d'en apprendre longtemps ; je joue de préférence des morceaux mélancoliques, ceux de Schubert ou de Mozart surtout ; je joue aussi des opéras dont, en jouant, j'aime à

évoquer les scènes et les passions des personnages du livret. Mon compositeur favori est Verdi, que j'adore. Dans la littérature, je préfère les descriptions des sentiments et le progrès lent et inévitable des passions à tout le fatras des aventures. J'ai voulu lire Ponson du Terrail, je n'ai pu y parvenir ; je le trouve fort ennuyeux et impossible.

Le roman historique — *Ivanhoé* excepté, parce que j'aime à croire que Rebecca puisse être une de mes aïeules maternelles — ne me plaît guère ; les romans de Dumas père m'ont intéressé il y a longtemps, mais j'ai trouvé la compulsion des documents historiques et des mémoires du temps infiniment supérieurs, en intérêt. J'ai d'innombrables volumes sur Marie-Antoinette, mon héroïne favorite, et sur plusieurs personnages féminins célèbres. J'aime à collectionner leurs portraits authentiques, même les laids, que je ne montre à personne, pour ne pas rougir de mes héroïnes bien-aimées. Ceux-là, je les garde pour moi. J'ai payé deux cents francs des volumes qui ne m'intéressent point du tout, pour une toute petite gravure représentant la reine Marie-Antoinette sur l'échafaud³³, d'après un dessin de 1793.

L'Histoire de France est celle qui m'intéresse le plus, quoique, si j'eusse pu choisir une époque et un pays pour y venir au

monde, j'aurais choisi Rome au temps de la décadence ; sous Adrien, par exemple (la cour d'Henri III me plairait aussi). J'aurais été ravissant en costume romain et l'ai choisi dans un bal masqué où j'ai fait fureur, les bras nus, les jambes nues, avec de ravissantes sandales qui laissaient passer mes doigts de pied nus et leurs ongles lustrés comme des agates. Le capitaine (je l'appelle ainsi quoiqu'il ne le soit plus) était en gladiateur et superbe en maillot café au lait (il est bien plus foncé), qui montrait tout son corps superbe dans son ampleur rigide, les jambes et la poitrine couvertes d'acier. Ce soir-là, nous nous en donnâmes à cœur joie.

J'ai une vraie passion pour les animaux, les oiseaux des îles et les chiens précieux surtout ; j'ai d'adorables carlins japonais. Autrefois j'adorais aussi les enfants ; maintenant, je ne puis presque plus les souffrir et ne les caresse jamais, même ceux qui m'appartiennent de près.

Naples est ma ville favorite, et, lorsque je la quitte, c'est toujours avec peine, ne fût-ce que pour quelques jours. C'est presque l'Orient avec ses énormes palmiers et sa rade bleue et enflammée de feux étranges et qui, en peinture, sembleraient impossibles. Naples, habitée par les Français et avec leur civilisation raffinée, serait divine ; il n'y aurait pas de plus belle ville au monde. Si elle avait appartenu le temps qu'elle fut aux Espagnols à des Anglais, le beau

³² Adam Albert, comte de Neipperg (1775-1829), général et homme d'État autrichien, il est le second époux de Marie-Louise d'Autriche, ex-impératrice des français.

³³ Peut-être le dessin de Jacques-Louis David, au musée du Louvres.

paradis que ce serait ! Comme elle est, elle est pourtant superbe ; je l'aimerais plus peignée et raffinée : ce serait le paradis de Mahomet.

Je n'aime la nature que dans les plus sauvages solitudes : une forêt, par exemple ; mais dès que l'homme y vient, je désire une civilisation parfaite, avec toutes ses délicatesses et détraquements raffinés. J'aime les parcs à l'anglaise, mais les jardins de Versailles, ceux de Caserte, ont plus de charme pour moi.

Inutile de vous dire que je raffole de vos œuvres, que j'ai lues avec admiration, bien que, pour moi, le sujet des dernières ne fût pas bien agréable.

Le livre que je préfère est *La curée*, où je retrouve quelques-uns de mes sentiments et la sphère que j'ai presque toujours habitée, où je suis né et ai vécu. *Madeleine Féral*³⁴ aussi fit la plus forte impression sur moi.

C'est avec le plus vif plaisir que j'ai écrit ce soir ces pages. La chambre est bien gaie avec son gaz allumé, les tapis chauds et le bruit de l'hôtel qui fourmille de monde. Je suis presque heureux ; combien cet état durera-t-il ? Longtemps, j'espère, et je ne veux plus penser qu'à jouir de ce que j'ai, sans chercher autre chose. J'ai écrit pour moi, mais ce que j'ai écrit, je vous l'envoie. Vous serai-je utile à quelque chose ou aurai-je perdu mon temps ?

En tout cas, je ne regrette pas ces heures. J'ai revécu

toute ma vie dans ses affreuses douleurs et ses joies coupables et délirantes.

.....
.....

Je croyais pouvoir dormir, mais tous les souvenirs évoqués dans ces pages me rendent le sommeil impossible, et il faut que je retourne à mon écriture qui me fait revivre, dans quelques heures, de longues années. Du reste, la continence de ces dernières semaines et le voyage de mon ami, qui ne parle pas encore de retour, m'ont singulièrement échauffé, et je sens une intensité de désirs et de passion qui m'empêchent de prendre un long repos. Je reviens donc à ma conversation avec vous, mais certainement celle-ci sera la dernière feuille que je vous écrirai, car, sans cela, je sens que je ne terminerais jamais et vous enverrais un véritable volume qui finirait par vous fatiguer considérablement. Il me semble toujours avoir fini et je trouve toujours quelque chose à vous raconter. Du reste, je me plais tellement à parler de ma petite personne que je ne cesserais d'évoquer mon image en me regardant ici comme dans un miroir. Je ne pense pas que l'on puisse jamais se fatiguer à parler de soi et à s'étudier dans les plus petites choses, surtout si l'être que la Nature nous a fait est si exceptionnel que je le suis. Je crois bien qu'après tout ce que je vous ai écrit vous donneriez tout le reste de mon caractère, de mes idées et même mon entourage, mais comme cela m'amuse

singulièrement, je continue encore un petit peu, plus pour moi que pour vous.

Vous avez déjà deviné que je suis gourmand presque autant que Brillat-Savarin lui-même. Je ne mange pas beaucoup, mais j'adore les vins exquis, même ceux qui ne me paraissent tels, pourvu qu'ils aient un nom célèbre et coûtent cher. J'ai une passion pour le gibier et les faisans, et toute la volaille très faisandée fait mes délices. J'aime les fromages les plus rares et les plus fortement parfumés. Tous les raffinements de la table me charment et je ne me plais dans un dîner que si la table est brillamment illuminée et le service irréprochable. J'adore le café turc et j'en bois considérablement, quoique toujours à petites quantités et très brûlant. Les liqueurs me plaisent aussi, mais à doses fort petites. J'ai toujours rêvé aux orgies romaines, et une des scènes qui m'aient le plus charmé c'est celle de l'orgie d'Arbacès dans les derniers jours de Pompéi³⁵.

J'adore cette dernière ville et je la parcours souvent en évoquant tout son charme mort et sa vie éteinte par le Vésuve. J'ai la plus vive passion pour les spectacles équestres, et la beauté des athlètes, leurs force et perfection de formes, me font le plus vif effet. Par contre, les sauteuses et les baladines du cirque me font pitié et dégoût. J'adore les beaux chevaux, mais j'aime mieux me faire traîner en

³⁴ "Madeleine Féral", roman d'Émile Zola paru en 1868.

³⁵ Allusion certaine au roman éponyme d'Edward Bulwer-Lytton, paru en 1834.

voiture que monter à cheval, quoique je monte assez bien. Je ne manque presque jamais les spectacles de bêtes féroces, et j'ai toujours assisté au déjeuner et aux jeux des lions et des tigres, avec le secret désir de voir couler un peu de sang. Je préférerais un beau dompteur à tous les poètes malingres de ce monde. Quand je vois des hommes — et dans ma passion pour eux, je veux l'éclat, la bravoure, la force et la beauté — la délicatesse me plaît peu dans eux, je suis moi-même si délicat.

J'aime le jeu avec passion, les plus hasardeux me plaisent le mieux. J'ai assez de bonheur au jeu, mais l'argent coule de mes mains et ne reste jamais dans mes poches. J'ai souvent réparé les pertes de jeu — légères il est vrai — de mon ami. Je dépense peu pour moi-même et presque en aucune autre chose que pour des livres, des bibelots et ma toilette qui m'intéresse beaucoup. J'aime le chic sévère et correct des Anglais dont nous suivons toutes les modes simples et singulières. J'aime beaucoup le noir, qui fait ressortir ma blonde et jolie figure. J'aime le linge éblouissant et des bottines les plus élégantes et à la dernière mode. Je suis très élégant de taille et n'ai jamais l'air emprunté. J'aime peu les bijoux chez les hommes, et ne porte que des épingles de cravate très simples, et ma montre qui est une vraie merveille. Je ne porte au petit doigt gauche qu'un simple clou de fer avec un

grand diamant que m'a donné ma mère. Mon grand luxe ce sont mes cannes : j'en ai de Verdier, qui sont merveilleuses, une surtout avec un pommeau de cristal de roche superbe.

Il me semble ne pas vous avoir parlé de mes mains qui sont véritablement superbes ; peut-être la plus belle chose que j'aie, mon teint et mes cheveux exceptés. J'en suis très fier, d'autant plus qu'elles sont très admirées et que l'on m'a souvent dit que c'était un plaisir à être touché par elles. Un grand sculpteur qui, malheureusement, vient de mourir, et que j'ai connu, a voulu les mouler, et j'ai une copie de ce moulage dans ma chambre, posée sur un coussin de velours bleu. La forme en est parfaite, quoiqu'étrange ; elle est longue et fluette, sans apparence de nœuds ou de muscles. Les doigts sont longs, larges à leur naissance, se terminent en forme de fuseau. Quoique d'une délicatesse inouïe et d'une finesse extrême, ils se terminent en forme carrée et il a fallu que je coupe dans cette forme mes ongles, qui ressemblent du reste à des pierres précieuses et sont d'un rouge vif, comme vernis, et qui passent, depuis leur demi-lune blanche, à travers toutes les nuances du rose. Quoique carrés, leur forme est parfaite, et la chair dont ils sont bordés et qui les dépasse, malgré leur longueur, est blanche et fine comme la pellicule d'un œuf. Tandis que je vous écris, j'admire mes mains : elles sont vraiment merveil-

leuses. Le pouce est ravissant, arrondi, et l'ongle en est ovale. La main est comme de velours blanc, où se voient de légères, imperceptibles nuances bleues, causées par les veines. La dernière phalange des doigts est retroussée d'une curieuse manière et la couleur est d'un rose vif qui contraste avec la blancheur du reste. La paume de la main — qui a été étudiée avec soin par une dame allemande, qui fait de la chiromancie et s'occupe de tables tournantes — est traversée de lignes fortes, longues et bien tracées, qui courent sans s'arrêter nulle part. Elles sont du reste traversées par une ligne diagonale ébréchée et interrompue, qui les coupe diagonalement. La dame m'a expliqué ces lignes, mais, je le crains, d'une façon fantaisiste et allemande. Je tiens la beauté de mes mains et de ma figure de mon aïeule paternelle, qui fut magnifique et dont les bras et les mains furent si superbes que Canova lui en fit un jour des compliments. Elle fut, dit-on, la maîtresse — si on savait que je l'écris — de.....³⁶ qui, du reste, ne fit rien pour la famille, et auquel nous devons peut-être seulement la forme de notre lèvres et de notre menton.

Mon grand-père fut malheureux en ménage et mourut, jeune encore de chagrins causés par sa femme qui, du reste, ne lui survécut pas longtemps ; elle mourut avant ma naissance.

³⁶ Ici le nom d'un roi. NdA

Comme je vous l'ai déjà dit, mes frères sont très robustes et bien constitués : l'aîné est superbe, il ressemble à mon père, mais peut-être est-il moins bien ; les deux autres ne sont pas beaux, le troisième surtout ressemble à la famille de ma mère qui est pour moi odieuse. Tous sont de beaucoup plus grands et forts que moi et sont nés à très peu de distance l'un de l'autre. Je suis venu au monde dix ans après le dernier d'eux et à la suite d'une terrible maladie de ma mère, qui la mit à deux pas du tombeau ; des fièvres malignes, je crois. Tous les enfants de mes frères sont jolis, forts et bien constitués ; il y avait une petite fille qui me ressemblait d'une façon frappante, disait-on ; elle est morte dix-huit mois après sa naissance, en quelques heures, sans aucun symptôme précurseur d'une mort prochaine. J'espère bien mourir aussi de cette façon.

Je suis du reste parfaitement constitué ; d'une force nerveuse, d'un élan et d'une vivacité considérables. Plusieurs fois, je tombe dans une grande torpeur, puis j'en sors avec des joies extraordinaires et une envie de rire considérable. Je n'épargne alors personne et deviens le favori de tout le monde par mes discours, mes flatteries et les châtiments dont je comble ceux qui m'entourent.

Tout à coup, je deviens silencieux et triste, et tout le monde s'émerveille de ces changements subits et sans cause — selon eux. L'expression de ma figure (dont

la lèvre supérieure est séparée du nez par une toute petite courbe) change comme les couleurs de la mer un jour d'orage. Les yeux sont presque toujours mélancoliques et noyés sous leurs longs cils ; on les entrevoit à peine, et leur couleur est indéfinissable, ils sont tour à tour bleus, gris et verts. Souvent ils deviennent violâtres. On médit que j'ai l'air arrogant, railleur et moqueur. En vérité, je prends souvent cette expression pour cacher ma timidité et mon embarras devant le monde que je tiens à distance de cette façon. Je crois qu'il y a au monde peu de personnes aussi égoïstes que moi. Pour un de mes plaisirs je sacrifierais tout le monde et, seul, dans mes subites passions, je comprends un sacrifice fait pour autrui : Dans ma famille — qui m'a toujours gâté — on se récrie sur ma froideur et, souvent, l'on m'a traité d'ingrat à ce sujet. Cela a toujours fait le tourment de mon père qui est trop faible pour moi, et qui, même dans des moments peu favorables, ne contrariait aucun de mes souhaits et de mes caprices les plus extraordinaires et inutiles. En vérité, j'ai peu d'affection pour eux — je le leur ai dit dans des heures de mauvaise humeur — et la cause vous la devinez sans doute. Je les regarde comme la cause (innocente il est vrai) de ma nature pervertie et extraordinaire et ne puis leur pardonner de m'avoir fait ainsi. Je leur en garde une terrible rancune, mais je tâche maintenant de

quitter ce mauvais sentiment et m'efforce de leur témoigner une grande amitié, qui quelquefois est vraiment véritable et que je ressens. Souvent, ils m'ont cruellement blessé, en me parlant et en me plaisantant sur mes aventures probables et sur l'amour que les dames ont pour moi. Je les ai haïs dans ces moments-là, et je ne leur répondais que d'une façon fort brutale qu'ils ne tolèrent que de moi seul, tandis qu'ils se révolteraient si les autres leur manquaient de respect. Mon père va peu dans le monde, la maison et le soin de l'orner et de l'embellir l'occupe tout à fait et il se soucie peu du reste, si ce n'est de ses petits enfants qui l'adorent et qu'il aime avec passion. J'ai été jaloux d'eux et ne pouvais les souffrir. J'ai le plus grand souci de ma santé, quoiqu'à l'âge de quinze ou seize ans — avant le capitaine — et dans la solitude où je me trouvais et les terribles découvertes que je faisais en moi j'aie désiré la mort sans savoir ce que c'était mais comme un changement à mon état qui est impossible ; j'ai vite laissé là ce sentiment, en comprenant l'horreur du néant et de la putréfaction. Alors je passais des heures, la nuit, à mon balcon, presque nu, par un froid considérable, en pensant me tuer ainsi et échapper à mes passions que personne ne satisfaisait alors. Je ne me suis pas même enrhumé et j'ai vite laissé là ces bêtises. J'ai vu depuis que, tant que l'on vit, l'on pouvait jouir ; et

j'espère vivre encore toute ma jeunesse. Peut-être, arrivé à ses limites, je voudrais vivre encore et jusqu'à cent ans. C'est possible !

Je prends toujours des douches et me soigne le mieux possible pour avoir toutes mes forces prêtes à servir mes passions et au contentement de mon maître, qui est loin à présent, et dont j'attends avec impatience le retour. Il m'écrit souvent et me parle de la Hongrie, de ses chevaux et des femmes du pays. Dieu sait les traits qu'il me fait ! Pourvu qu'il ne me les fasse pas avec des garçons ! C'est tout ce que je veux et désire. Sa fête a été dans ces jours-ci et je lui ai envoyé une superbe cravache, ciselée magnifiquement. Il m'écrit aussi que, malgré le voyage à travers les pays sauvages et fatigants, il est de fort bonne humeur et a toujours devant lui une belle photographie de moi qui ne le quitte jamais. Il me dit qu'il ne pense qu'à revenir et rêve souvent de moi et de mon parfum favori. Il ne quitte que rarement — dit-il — la redingote sévère et les cols élégants que je lui ai imposés.

J'oubliais de vous dire que je voudrais que vous donniez un peu plus de détails sur le physique de vos personnages ; le physique n'explique-t-il pas tout le moral des peuples et des individus ? — Je viens de lire *Mademoiselle de Maupin*³⁷ et en suis charmé tout à fait.

Oh ! Le beau livre et la belle corruption, si douce et si délicate ! Excusez l'affreuse écriture et toutes les fautes de français et d'orthographe, mais mon âme et mes passions m'emportaient et je ne regardais qu'en moi même.

Post-scriptum.

Dans l'hôtel où je suis, j'ai fait connaissance avec un Monsieur d'une trentaine d'années. C'était à la table d'hôte. *Il désirait ouvertement me séduire, et bientôt j'augurai ce qu'il désirait*³⁸. Il est grand, assez gentil de figure, très pâle, et élégant, avec de longues jambes maigres ; c'est un milanais. *Si vous pouvez l'imaginer, à quelle vitesse mes désirs allaient* !³⁹ Mais m'embarquerai-je encore en une aventure semblable ? Le sang me brûle et je crains de ne pouvoir résister à la séduction. S'il venait maintenant, ce serait vite fait, je le crains bien. Si le capitaine le savait, ce serait une belle affaire. Il serait capable de m'étrangler. Enfin nous verrons ce soir. Je m'habille et descends dîner. Ce sera une soirée décisive. Il m'a semblé apercevoir qu'il n'avait pas de belles dents ; il a de longues moustaches qui lui couvrent la bouche. Ce sera là ce qui me décidera — et vogue la galère ! — D'ailleurs celui-ci repartira bien vite. Pourvu qu'il ne s'attache pas à moi ! Inutile de vous dire qu'à la poste où j'envoie

mes lettres je donne un faux nom et une fausse adresse, et d'ailleurs, dans quelques jours, je ne serai plus ici. Vous ne saurez donc plus rien de moi. Adieu, Monsieur, et peut-être au revoir. La cloche sonne et je dois livrer une véritable bataille.

7 heures soir.

³⁷ "Mademoiselle de Maupin", roman épistolaire de Théophile Gautier, publié en 1835.

³⁸ Me allicere aperte cupiebat, brevique quod volebat auguravi

³⁹ si vellem, quam cito hoc fieret !

LE COMMENTAIRE DE GEORGES SAINT-PAUL

Tel est le document qui m'a été communiqué par M. Emile Zola ; il est fort intéressant et l'observateur attentif peut y distinguer des types d'invertis, très différents les uns des autres, et dont le contraste même, fort bien dessiné, ressort d'une façon extrêmement frappante de la peinture des personnages de l'histoire. On eût voulu imaginer une observation qui offrit les cas les plus usuels de l'inversion qu'on n'eût pas mieux réussi, je pense, à les présenter, à les faire vivre et agir. Et ce *roman d'un inverti*⁴⁰ a, lui, le mérite d'être une histoire vraie, entièrement authentique, comme nous en avons la preuve formelle, comme suffirait en dehors d'elle à le prouver le cri de douleur, interrompant parfois les souvenirs de joie mauvaise et perverse, poussé de temps à autre par l'auteur de ces lignes, qui se sent une malformation, une difformité, une chose mauvaise, antinaturelle, sans utilité et sans profit pour personne.

Sans insister outre mesure sur les données que nous fournit cette observation, je crois utile de dire en quelques mots ce que sont, sous le rapport inversion, les caractéristiques des personnages du roman, en quoi il vaut surtout par l'antithèse qu'il nous donne d'un inverti faible et d'un inverti

fort, d'un féminiforme et d'un *fémini* ou *paidophile*⁴¹. L'auteur du roman, c'est l'inverti-né féminiforme ; c'est le type classique du malformé, du malade. Cet être est une femme ; il l'est physiquement et moralement. Physiquement, nous en sommes convaincus à la lecture de ces descriptions minutieuses où sans cesse il revient sur cet aspect féminin qui frappe toutes les personnes qui le rencontrent pour la première fois ; il y a chez lui une finesse d'attaches, une délicatesse de physionomie, un élargissement du bassin, qui, à première vue, font douter du sexe de cet être quasi imberbe que, dès la prime enfance, son entourage s'amusait à traiter en fille et à appeler Mademoiselle. Sans doute, les organes génitaux sont d'un homme, mais tous les attributs sexuels secondaires sont d'une femme, et là se trouvent visibles l'hésitation, l'incertitude et terreur, qui ont présidé à la constitution et au développement d'un tel être. On pourrait dire de lui : « c'est un hermaphrodite manqué ».

Intellectuellement, moralement, plus encore que par *l'habitus*, il est femme. Contrairement aux autres enfants, dont la première vanité est de mettre des culottes, la sienne a été, tout petit, de n'en pas porter. Sa première grande douleur, déclare-t-il, est d'avoir été astreint à porter le costume des garçons. Ce désir d'être

femme, d'être habillé en femme, persistera toute sa vie. Nul doute que, pour répondre à cette tendance, à ce besoin si pressant pour lui de s'identifier à une femme, il ne continue pour lui seul et pour ses complices, mais toujours par goût et par plaisir, à revêtir, aussi souvent que possible le costume féminin. C'est là un trait commun à tous les inverti-nés féminiformes.

A ce premier symptôme, à ce premier indice, révélé dès la prime enfance, d'une sexualité bizarre et anormale, s'est ajouté, lors des premiers tressaillements de la puberté, un autre signe formel : le manque d'appétence pour les fillettes, l'amitié excessive, exagérée, pour les garçons. Tout jeune, la forme génitale mâle le séduit, et, grâce à la complicité de domestiques, il satisfait des curiosités violentes, trop violentes peut-être pour être normales.

A ce sujet il faut, je crois, faire quelques remarques. L'amitié exagérée entre de très jeunes gens ne peut pas, ne doit pas fatalement faire porter sur eux le diagnostic d'inversion. Au premier éveil de la puberté, éveil d'une précocité bien supérieure dans notre race à celle que l'on admet généralement, l'instinct génital commence à se manifester d'une façon toute puissante. Si à ce moment les vœux, souvent encore platoniques, de l'éphèbe ne peuvent se porter sur une jeune fille, soit par suite de circonstances particulières, soit généralement à cause de la

⁴⁰ Titre original du texte principal de cet ouvrage.

⁴¹ Écrit tel que dans l'édition de 1910 (sigh). NdE

contention, de l'emprisonnement que subissent, dans les collèges et dans les pensionnats, tant de jeunes gens soustraits, au moment où elle leur serait si nécessaire, à toute influence féminine discrète, si donc la puberté réfrénée au sein d'une de ces agglomérations anormales de jeunes mâles, ne peut se manifester selon des voies naturelles, tout au moins selon des tendances normales, il en résulte souvent, dans le sur échauffement de désirs excités, un véritable dévergondage, au minimum cérébral, mais susceptible parfois de se traduire, sinon par des actes d'inversion vraie, du moins par tous les moyens de la débauche véritable seul ou à deux. Il faut n'avoir point entendu les conversations de ces jeunes gens, pas regardé les caricatures obscènes qui circulent dans les classes, avoir enfin volontairement fermé les yeux aux actes de *misdemeanour*⁴² pour croire que, si révoltante qu'elle soit, les passages de la confession relatifs aux toutes premières curiosités satisfaites par des domestiques, soit vraiment l'indice d'une perversion particulière. L'intensité du désir seul décèle peut-être l'état particulier du sujet.

Il est dans nos mœurs et dans nos habitudes ce point négligé : de ne point pré-

voir, dans les maisons d'éducation, l'éveil de la puberté avec toutes ses funestes conséquences. Il y aurait à établir pour cette période de la vie un système de dérivatifs, exercices physiques et intellectuels, qui fassent grossir les muscles, occupent l'imagination et fatiguent, sans surmenage, l'organisme.

Faute de ce faire, vous constaterez chez beaucoup de jeunes gens, pour ne pas dire chez l'immense majorité d'entre eux, l'éclosion de vices cachés et, chez certains, la naissance, l'entretien de vraies passionnettes, très vives, très sincères, le plus souvent exclusivement platoniques, développées et entretenues entre jeunes êtres du même sexe — plus fréquemment peut-être encore entre ceux du sexe féminin — dangereuses, car elles troublent l'évolution normale de la sexualité, car elles chargent l'hérédité à venir de tendances, de prédispositions anti-naturelles. A cet âge, la curiosité, le besoin de savoir, sont tellement vifs, ils sont si bien éludés par des maîtres ou des parents, qui préfèrent laisser au hasard, aux mauvaises compagnies, aux dictionnaires inintelligemment compris, le soin de renseigner l'enfant sur les phénomènes de la maternité et de la reproduction, que celui-ci, s'il est intelligent, cherche et malgré tout finit par trouver. Il se renseigne auprès de camarades plus vieux et déjà pervers ; si, comme l'auteur de notre confession, il n'est point dans un lycée, mais élevé

— autre écueil — négligemment et solitairement, auprès de domestiques qui s'amuseront souvent à le berner, parfois à le corrompre, ou qui laisseront naître dans son esprit, pourtant vierge et naïf jusqu'à ce moment, les suppositions les plus extraordinaires, des conceptions de la dépravation la plus invraisemblable et la plus ridicule.

Que d'hommes, et non des moins distingués, et devenus des plus normaux, rougiraient — pour ne pas dire doivent rougir — au souvenir de ce qu'ils ont dit, entendu ou fait, à cette époque de leur existence. Combien s'étonneraient, s'ils savaient discerner dans les souvenirs passés de l'époque de leur puberté le rôle, qu'à leur insu souvent, l'instinct sexuel a joué dans l'histoire et dans le développement de leurs premières amitiés.

L'amitié est surtout un des sentiments des premiers âges de la vie, cela est incontestable ; il est donc naturel, chez l'être jeune, de la voir vive, mais il faut se défier de toute amitié exagérée, instinctive, entre deux jeunes gens, entre deux pubères. La plupart de ces amitiés restent platoniques ; elles n'en sont pas moins fâcheuses ; elles créent des habitudes, des tendances mauvaises, anormales ; elles révèlent un état à surveiller, mais, selon les cas, de gravité très différente.

En effet, le danger est tout autre, selon que la tendance anormale est occasionnée par le manque de représentants du sexe devant être normalement aimé ou, au

⁴² Le terme semble venir de la langue anglaise : "A misdemeanor is an act that some people consider to be wrong or unacceptable." (Un acte considéré par beaucoup de gens comme étant une erreur ou inacceptable). Source : Collins english dictionary. NdE

contraire, qu'elle est la manifestation spontanée, instinctive, inéluctable, d'une tendance innée. Privé d'un amour féminin, beaucoup, mâles physiquement et par le désir, reporteront sur ceux qui se rapprochent d'un être féminin un besoin d'affection qui ne trouve point le but normal vers lequel il puisse tendre naturellement ; ce sera donc soit à des normaux à forme féminine qu'ils iront — et ils les ennueront parfois, les laisseront de témoignages d'une amitié extrêmement tendre — soit à des invertinés féminiformes, comme celui du roman ; dans ce dernier cas, les choses deviendront beaucoup plus graves ; l'invertiné, s'il y trouve du charme, répondra au désir de l'adolescent qui cherche et aime en lui la femme qu'il est véritablement ; il le pervertira, et si des circonstances ne l'arrachent point à cette fréquentation mauvaise, il en fera un véritable inverti, il lui donnera le goût de l'étrange, de l'anormal, de la *paidophilie*⁴³.

C'est ce que nous dévoile l'auteur du roman d'un inverti. Femme entièrement par la délicatesse et l'étrangeté de son physique, par son caractère capricieux, coquet, vaniteux, léger, enfin et surtout par son désir de l'homme, et par son manque complet de désir sexuel pour la femme, par son mépris, sa haine, son dégoût de la femme considérée au point de vue sexuel, il ne tarde pas à sé-

duire un jeune homme, très mâle, très beau, probablement normal jusque-là, et qui se laisse attirer vers lui, comme il se serait laissé attirer par une femme, cédant à un amour presque naturel ; peut-être aussi, comme il le laisse entendre, dans un de ses post-scriptum, à certaines considérations intéressées.

Que cela soit ou non, la chute de ce jeune homme nous paraît non justifiable, certes, mais explicable. Autant l'un est foncièrement, entièrement inverti, autant par contre, au début, l'autre a moins besoin de l'être. Que disons-nous du personnage auteur de la confession : c'est une femme. Donc ce ne sera presque point de l'inversion, pour le jeune sous-officier qui, lui, est bel et bien un homme, d'aller à lui, comme il irait à une de ces femmes qu'il fréquente peu, "car il n'a pas d'argent".

Je voudrais indiquer ici le mécanisme de cette inversion acquise, qui, au début, est à peine de l'inversion et qui finit par devenir de la perversité. Imaginons ce jeune sous-officier, sortant de son village, timide, gauche, sans argent, presque vierge, toutes raisons qui l'éloignent du sexe devant être normalement aimé. Prêtons-lui même un sentiment élevé : le dégoût de l'amour vénal et des prostituées vulgaires auxquelles seules il puisse prétendre. Un soir, pris de vin, il se laisse enivrer par un être quasi-féminin qui épuise pour lui toutes les ressources de sa rouerie innée,

toutes les élégances d'une nature fine et aristocrate, toutes les cajoleries d'un enfant gracieux et simulant une complète et exquise naïveté. Il succombe : j'entends par là qu'il se laisse aller à un sentiment très tendre pour cet éphèbe et à de menues débauches. Il est coupable, mais son acte n'indique certainement pas une tare, une malformation innée, une maladie, une perversion véritable. Ce n'est que l'accoutumance, la débauche quotidienne toujours plus hardie de son ami, qui, l'éloignant sans cesse des sensations normales, lui inculquant de plus en plus le désir non pas du mâle, mais du jeune mâle, fera de cet individu ou un indifférent en matière sexuelle ou un véritable inverti.

Que, revenu à des habitudes saines, cet individu se marie, il léguera probablement à ses enfants une prédisposition fâcheuse, une tendance à l'inversion qui, sans s'accompagner de signes physiques, fera d'eux ces types que nous pourrions appeler des invertinés cérébraux, des prédisposés.

S'il n'a point le courage de s'arracher à la débauche, de redevenir un homme, s'il ne change point de milieu, s'il ne rencontre pas sur sa route une femme qui le délivre d'habitudes toujours plus solidement enracinées, devenues tout à fait victorieuses, quelquefois même exclusives, il deviendra absolument inverti, il se pervertira entièrement. Il semble naïf de le répéter, et cependant il ne faut point

⁴³ ibid page 79.

l'oublier : une observation vieille comme le monde et qui remonte, je crois, au moins, à Aristote, signale que "l'habitude est une seconde nature". Ceci est entièrement vrai, en matière d'instinct sexuel comme en tout autre, et explique parfaitement que l'on puisse, de normal devenir pervers. Pourquoi l'organisme ne se plierait-il point à des actes sexuels antinaturels, puisqu'il se plie, au point de vue de la respiration, de la circulation, de la nutrition, à des nécessités qui paraissent à priori lui devoir être beaucoup plus préjudiciables ?

Les pervers ainsi créés, parfois fabriqués entièrement, deviendront à leur tour des éléments de désordre et de débauche, à l'affût des tendances antinaturelles, à la recherche des êtres dont l'équilibre sexuel paraît peu solide ; ils découvriront avec la plus grande facilité les invertinés, les caractères faibles, faciles à dominer, et ils leur donneront leurs premières leçons de débauche.

Ainsi fit le capitaine du roman, ce véritable satyre, pour lequel tout organe devait être un élément de plaisir sexuel ; être vraiment pervers, s'adressant indifféremment à des hommes ou à des femmes, mais conservant sans doute pour les jeunes garçons une prédilection toute particulière. Certes, on ne peut dire que ce fut lui l'auteur de la corruption du personnage principal du roman ; mais il le précipita tout jeune dans les plaisirs mauvais, il le corrompit entièrement, fit à cet

adolescent, qui ne demandait qu'à apprendre, une éducation complète, le premier lui suggéra l'idée de la pédérastie proprement dite, à laquelle l'autre commença par se refuser tout d'abord, non par dégoût, non par manque de désir, mais par crainte de la douleur !

Il ne me semble point nécessaire d'insister davantage sur toute la psychologie du roman : elle est simple et se livre d'elle-même. La vanité extraordinaire, le manque d'affectivité, le peu d'amour filial de l'auteur du roman, la douleur aiguë ni très tenace ni vraiment trop profonde de se sentir un anormal, souvent le plaisir d'être vicieux et l'orgueil du vice, enfin le besoin de conter son histoire, de se livrer entièrement, mille autres détails encore, tout pour l'observateur, pour le médecin qui a étudié l'inversion, doit contribuer à ranger ce personnage parmi ceux que j'appelle invertis-nés féminiformes. Le manque d'équilibre dans le caractère, la psychologie spéciale du personnage, comme celle de tout invertiné féminiforme, s'expliquent aisément. L'appétit sexuel est de tous les instincts le premier, le plus puissant, le seul indispensable à la vie de l'espèce. C'est lui qui fait la psychologie du mâle et celle de la femelle, celle de l'homme et celle de la femme. Chez un être aussi complexe que l'invertiné, il doit donc produire des formes tout à fait hétérogènes et bizarres, dominées par l'angoisse et

le manque d'équilibre qui, à quelques rares exceptions près, marqué d'une empreinte formelle l'être dont le but, le but primordial de l'existence, la reproduction, est ou aboli ou entravé. Tout ce qui supprime, abolit, détériore la sexualité d'un individu entraîne chez lui des perturbations dans sa vie cérébrale. Nul doute que, de nos jours, le nombre des dégénérescences, des détraquements cérébraux, se traduisant par des tendances au suicide, par des phobies, etc., ne provienne en grande partie de ce que, dans notre nation, les fonctions génitales ne s'accomplissent souvent pas comme elles devraient selon la normale. De là, la nécessité, au point de vue de la vitalité, de l'avenir de la race, d'étudier les causes morbides, de discerner les éléments dangereux et mauvais, au rang desquels, pour une part appréciable, doit être rangé l'être frappé de perversion sexuelle : le pervers, l'invertiné féminiforme.

ENQUÊTE SUR L'INVERSION SEXUELLE Questionnaire-plan

Monsieur,

Les recherches psychologiques entreprises par le laboratoire de médecine légale de l'Université lyonnaise comprennent plusieurs enquêtes dont la première a déjà livré au public de précieux résultats connus dans le monde littéraire sous le nom d'« Enquêtes sur le cerveau littéraire » à cause du nombre considérable de littérateurs célèbres qui ont bien voulu y collaborer ; nos travaux cependant s'adressent à tous sans distinction de profession. Ils exigent le seul talent de l'observateur.

La question qui nous occupe aujourd'hui est celle de « L'inversion sexuelle » c'est-à-dire du penchant anormal, platonique ou non, d'un individu pour un autre individu du même sexe que lui. Mais d'une façon générale nous étudions toutes les déviations de l'instinct génésique.

L'importance de telles recherches ne vous échappera certainement pas. L'étude détaillée du fonctionnement normal ou pathologique de l'un des facteurs les plus puissants de l'activité humaine, le but, la raison d'être de tant d'actions héroïques ou criminelles, c'est-à-dire la recherche des jouissances sexuelles, doit fixer l'attention non seulement de tous ceux qu'intéressent les problèmes de la sociologie,

mais encore de tout homme qui réfléchit. Aussi espérons-nous, Monsieur, que vous aurez à cœur de vouloir bien nous aider, le plus tôt qu'il vous sera possible de le faire, des observations, notes, documents, confessions recueillies par vous dans les milieux que votre talent d'écrivain, de professeur, d'avocat, de médecin vous a conduit à observer et à étudier.

Nous comptons en tout cas, Monsieur, que vous consentirez à répondre au premier paragraphe. Nous le faisons suivre d'un plan de réponse, destiné à vous faciliter la rédaction des faits que vous consentiriez à nous communiquer, mais dont il vous est loisible de vous écarter, de négliger tout ou partie.

En vous remerciant d'avance, nous terminons notre requête, en vous priant — de n'écrire votre réponse, si possible, qu'au recto de la page ; — d'indiquer très nettement les passages pour lesquels vous désirez conserver l'anonymat, ou si vous désirez le conserver pour la totalité de votre envoi. — Enfin d'expédier le tout à M. le Docteur Lacassagne, rue Victor Hugo, 8, Lyon.

GUIDE DESTINÉ À FACILITER LES RÉPONSES

I

{Ce paragraphe est susceptible d'être rempli par tout observateur}

Quelles sont vos idées, vos théories, vos hypothèses sur la question ?

Que pensez-vous des causes du mal, de son étendue, de ses remèdes ?

II

Observations faites sur un sujet donné.

A. — ANTÉCÉDENTS HÉRÉDITAIRES ET PERSONNELS tant au point de vue physique qu'au point de vue moral, — Age actuel, — Sexe, — Race, — Profession (si possible).

B. — HABITUS PHYSIQUE. — Anomalies physiques et anatomiques : Féminisme, gracilité des formes, élargissement des hanches chez l'homme, etc. ; aspect masculin chez la femme, etc. ⁴⁴

C. — HISTOIRE DU SUJET. ENFANCE. — Anomalies — à quel âge apparues ? — Vices fréquents dans les lycées, pensionnats...

*Perversion de l'instinct sexuel*⁴⁵ : — a). Amour pour un individu du même sexe réalisant mieux le type idéal de ce sexe. — b). Amour pour un individu du même sexe se rapprochant du sexe opposé par son physique, ses sentiments, son caractère. — Amour

⁴⁴ Mentionner soigneusement, si possible, toutes les déviations, malformations de tous les organes et en particulier de ceux de la reproduction.

⁴⁵ Voici, d'après *Chevalier*, la classification des formes pathologiques de l'instinct sexuel, proposée par Lacassagne :

PREMIER GROUPE. — *Modifications de quantité*, a) *augmentation* : Tempérament génital ; — excitation due à certaines affections (ataxie, rage, phthisie, etc.), satyriasis, nymphomanie, — crises génitales momentanées, folie puerpérale, etc., —

b) *diminution* : Frigidité habituelle ou momentanée ; — impuissance ; — absence congénitale d'appétit sexuel ; érotomanie.

DEUXIÈME GROUPE. — *Modifications de qualité*. — Inversion.

subi. — Amour imposé. — Amour indifférent, s'adressant, selon les circonstances, tantôt à un individu du même sexe, tantôt à un individu du sexe opposé. —

Amour pour un vieillard, — pour un animal⁴⁶, — pour un cadavre⁴⁷, — pour un objet inanimé⁴⁸. Haine ou indifférence pour le sexe qui doit être normalement aimé. — Amour exigeant la vue du sang ; — l'odeur de matières répugnantes. — Amour fétichiste (amour d'un membre : d'un pied, d'une main.)

A quel âge sont apparues les premières manifestations de la sexualité ; — à quel âge les premières tendances morbides ?

Tendances réfrénées, — satisfaites.

Actes, — remords, jalousie, etc.

ADOLESCENCE, JEUNESSE, AGE MÛR. — Même plan que précédemment ; en plus :

Femmes : Menstruation, — régulière ou non ; — à quel âge apparue ? — grossesses, avortement ; — ménopause, folie puerpérale, etc.

Pour les deux sexes : Crise de l'adolescence, mariage ou célibat, impuissance, stérilité. — Apparition d'anomalies, atténuation, aggravation, disparition de ces anomalies.

VIEILLESSE. — Même plan que précédemment ; — en plus : Amour coupable pour des enfants.

D. ANOMALIES FONCTIONNELLES COEXISTANTES. —

Hal-lucination, tics, manies, etc., etc.

E. — FAUTES COMMISES ET SANCTIONS PÉNALES CONSÉCUTIVES. — Condamnations : amendes, emprisonnement, etc.

F. — Instincts : *Instinct maternel* (absent, augmenté, diminué ?) *Instinct conservateur* (déviation : peur, égoïsme, avarice, alcoolisme ?) *Instinct constructeur*. — *Instinct destructeur*. — *Instinct altruisme* (philanthropisme). — *Caractère* : courage, prudence, persévérance. — *Intelligence* : aptitudes intellectuelles, littéraires, scientifiques, artistiques.

G. — Comment le sujet se juge-t-il ? — Comment s'excuse-t-il ? A quelle cause rapporte-t-il son ou ses anomalies ?

Nous accepterons avec reconnaissance tous les renseignements communiqués ; même s'ils ne se rapportent que très indirectement ou s'ils n'ont trait que par un point limité au programme que nous venons de tracer.

LAUPTS

Nous recommandons aux lecteurs qui veulent se faire une

idée claire de la questionna classification de Lacasagne. Pour plus amples renseignements ils consulteront avec profit l'ouvrage de Chevalier. — L.

⁴⁶ Bestialité.

⁴⁷ Nécrophilie.

⁴⁸ Azoophilie.

POSTFACE
UNE LETTRE TÉMOIGNAGE
D'UN "INVERTI"

Georges Hérrelle⁴⁹

Monsieur,

Je viens de lire, très tardivement, votre ouvrage intitulé : *Perversion et perversité sexuelles*, 1896. J'y ai vu le questionnaire qu'à une date non indiquée vous avez fait insérer dans les *Archives d'anthropologie criminelle*, afin de vous procurer des matériaux nouveaux et inédits sur le sujet dont vous prépariez l'étude. Je ne sais si maintenant votre étude est close et si les pages que je vais écrire ne resteront pas absolument inutiles ; mais, depuis des années, j'éprouve comme un besoin d'écrire cela. Alors même que ma réponse ne vous servirait à rien, il me plairait de vous l'avoir donnée.

Les livres comme le vôtre, Monsieur, suscitent dans les esprits comme le mien un monde confus d'idées et de sentiments contradictoires. D'abord, une curiosité passionnée ; puis, au hasard des chapitres et des paragraphes, une joie profonde ou un dépit agacé, un enthousiasme ou une indignation, un espoir ou un abattement ; et enfin, lorsque la rafale est passée, lorsque la dernière ligne est lue, ce qui reste, c'est une sorte de re-

connaissance. Trouvez-en, s'il vous plaît, un témoignage dans la présente confession.

Pourquoi cette reconnaissance ? — Je ne crois ni à votre prophylaxie, ni à votre traitement ; je n'attends pas de vous une guérison ; je ne me considère pas comme un malade, au sens ordinaire et légitime du mot. Mais vous m'avez parlé longuement de moi-même, de ma vie intérieure, de ce qu'il y a de plus intime, de plus essentiel et de plus secret en moi, vous êtes donc un confident, un ami, même lorsque vous me froissez. Je vous dois d'avoir, pendant quelques heures, pendant quelques jours, senti frémir en moi les idées qu'assoupit le train monotone de l'existence, la passion qu'engourdit la contrainte sociale et la nécessité de la dissimulation continue. Aussi je vous pardonne volontiers telle ou telle épithète, comme « ... rebutant... ignominieux... etc. ». Que m'importe, en somme, la façon dont vous pouvez me juger, moi inconnu, inconnu, simple sujet d'observation ? Si vous me méprisez, vous ne savez pas même en quel point de l'espace adresser votre mépris.

Au surplus, je ne suis pas sûr que vous me méprisiez. Il y a chez tous les vrais invertis une opinion dont il faut que je vous avertisse. Dès qu'ils trouvent dans un livre quelconque, de science ou de littérature, une étude sérieuse et approfondie de leurs passions, ils ne peuvent se défendre de croire que l'auteur a probablement

des sympathies pour eux, fussent-elles cachées sous la plus forte réprobation apparente. Et, n'en doutez pas, c'est ce qui vous vaut les confidences nombreuses qui affluent sur votre table de travail, dès que vous avez publié quelque chose sur ce sujet. Nous avons tous une envie folle de nous confesser, de crier notre amour ; à certaines heures, nous le raconterions aux passants, si notre bouche n'était pas scellée par la double appréhension de nous heurter à une indifférence dédaigneuse ou de nous exposer à toutes sortes d'inconvénients sociaux. J'imagine que, pour le sombre plaisir de parler sans danger, plusieurs, même en l'absence de toute foi religieuse, se sont rendus au confessionnal et ont chuchoté leurs défaillances dans l'oreille d'un prêtre. Pour moi, j'en ai souvent eu l'idée ; et des amis m'ont avoué qu'ils y avaient songé aussi. Ce qui m'a retenu, ce n'est pas la crainte de commettre un sacrilège ; c'est tout simplement la conviction que le prêtre ne comprendrait pas ou affecterait de ne pas comprendre et répondrait au cri de notre cœur par des banalités de sacristie. Mais, avec un médecin comme vous, on n'en est pas moins sûr du secret professionnel ; et en outre, lorsqu'il a déjà donné des preuves que la question l'intéresse, on se persuade que cet intérêt n'est pas seulement intellectuel et que, s'il a choisi un tel sujet d'étude, c'est parce qu'il était capable d'entrer dans ces sentiments et de

⁴⁹ Georges Hérrelle (1848-1935), traducteur, ethnographe et professeur de philosophie. Il a collaboré avec Moritz Hermann Eduard Meier à "Histoire de l'amour grec dans l'antiquité", Paris, 1930. Réédité en 1952 et en 1980.

les considérer au moins avec indulgence. « Tout comprendre, a dit Mme de Staël, c'est tout pardonner. »

Voilà, je crois, le réel état d'esprit où se trouvent la plupart de ceux qui vous adressent leur "roman". Tirez-en les conséquences. Vous vous tromperiez fort, ce me semble, si, trop confiant dans leurs déclarations et dans leurs doléances, vous admettiez sans réserve qu'ils viennent à vous pour implorer la guérison. Ceux qui demanderaient la guérison avec une sincérité parfaite seraient déjà plus qu'à moitié guéris, puisque leur intelligence se serait affranchie de l'obsession, et que, sauf les cas purement pathologiques de dégénérescence profonde et généralisée, le désordre réside dans l'esprit bien plus encore que dans les sens. S'ils vous parlent lamentablement d'eux-mêmes, c'est parce que vous êtes médecin, et que votre livre les assimile à des malades, et que vous proposez un régime qui les ramènerait à la santé. Ils entrent donc dans vos vues, parce qu'ils veulent votre sympathie, et d'ailleurs il ne leur est pas difficile de s'apitoyer sur eux-mêmes, parce qu'en effet il leur arrive souvent de souffrir. Mais soyez convaincu qu'ils gardent presque toujours pour eux le tréfonds de leur pensée et s'ingénient, inconsciemment peut-être, à vous présenter les choses sous l'aspect qu'ils imaginent devoir vous plaire et vous intéresser davantage. J'ai remar-

qué cent fois que tous les hommes, sans exception, sont très dissimulés lorsqu'il s'agit de révéler à autrui, fût-ce au plus cher camarade, leurs façons intimes d'aimer et de jouir ; et je ne me propose pas de rechercher ici les raisons de cette singulière pudeur, qui souvent s'abrite sous les apparences de l'obscénité cynique. Ce que je me contenterai de vous signaler, c'est que, pour les invertis, la dissimulation ne résulte pas seulement d'une tendance instinctive, elle est une nécessité sociale de tous les jours et de toutes les heures, si bien qu'elle se transforme en habitude invétérée et que, même vis-à-vis de leurs confrères, ils ne s'ouvrent jamais complètement. Permettez-moi de me citer moi-même en exemple : j'ai deux ou trois vieux amis de vingt ans qui sont des invertis comme moi et qui connaissent toutes mes aventures ; mais ils ne connaissent ni tout mon cœur, ni tous mes désirs, ni tous mes goûts voluptueux ; réciproquement, j'ai la certitude qu'ils ne se sont pas fait connaître à moi tout entiers, et que, dans leurs complaisantes et prolixes confidences, ils ont toujours laissé le voile tendu sur une partie d'eux-mêmes : inévitablement, lorsqu'on parle de soi à un autre, on s'idéalise selon l'idéal qu'on suppose être celui de cet autre ; et les plus sincères ou les moins imaginatifs ne laissent pas défaire subir à leur propre image des corrections et des

retouches qui en altèrent l'exacte vérité.

30 avril 1897

Cette lettre est issue de la Bibliothèque municipale de Troyes (Manuscrits, 4° 257), elle fut publiée dans "Autobiographie et homosexualité en France au XIX^e siècle" de Philippe Lejeune (Editions de la Sorbonne, Paris 2017).

Témoignage poignant de l'indigence sexuelle d'une personne appelée "antinaturelle" par une époque transphobe. Un document.

"Je me plaisais à me faire femme, avec l'imagination et la beauté dont je me douais, et les aventures que je traversais en esprit me faisaient tressaillir de plaisir.

J'étais encore fort innocent à treize ans, que j'avais alors, et n'avais aucune idée de l'union des sexes et des différences qui existent entre eux. Cela paraîtra étrange chez un enfant si avancé pour son âge, mais c'est la pure vérité ! Je vivais trop par le cœur et l'imagination, j'aimais trop tout ce qui est idéal, pour voir les choses qui étaient plus près de moi.

Un groom, âgé d'une quinzaine d'années, eut bientôt mis fin à mon innocence sur ce sujet. C'était pendant le séjour dans une ville de bains, où tous nos domestiques nous avaient suivi. J'allais souvent dans les écuries voir nos chevaux, et je me plaisais à jouer et à parler à un garçon de mon âge, avec lequel on me laissait quelquefois courir dans le grand jardin. Je fus bientôt instruit par ce gamin, qui me rendit aussi savant que lui-même. Lorsque j'appris comment se faisaient les enfants, j'en fus indigné et j'eus un profond dégoût pour mes parents qui n'avaient pas eu honte de me faire de cette affreuse façon."

Licence de la photo de couverture :

Creative Commons

Attribution-Share Alike 4.0 International

lien URL :

https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Steampunk_character_23.jpg



Partage gratuit - Libre De Droits